

# Anne Hébert, si tu veillais ma tristesse

anne peyrouse





**Anne Peyrouse** a publié plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles ainsi qu'un roman et une autobiographie. Elle a fait paraître des anthologies sur le slam, sur la poésie amoureuse et sur la poésie humoristique. Elle a gagné des prix littéraires dont les prix Piché de poésie et Félix-Leclerc. Elle a reçu également le Prix d'innovation en enseignement de la poésie 2015, donné par le Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Elle enseigne la création littéraire à l'Université Laval au Département de littérature, théâtre et cinéma ainsi qu'à l'Université du troisième âge. Elle est directrice littéraire aux éditions Hamac, Productions Somme toute. Elle a été codirectrice du Mois de la poésie de la ville de Québec pour l'année 2022. La même année, elle a été retenue parmi les trois finalistes pour l'obtention du prix Charles-Biddle, qui souligne l'apport exceptionnel au développement culturel et artistique du Québec de personnes ayant immigré dans cette province. En 2019, elle a également fait partie des trois finalistes du Prix de l'Institut canadien de Québec.



ANNE HÉBERT,  
SI TU VEILLAIS MA TRISTESSE

## De la même autrice

*pour que cela se taise*  
autobiographie, Somme toute, 2022

*Ces fenêtres où s'éclatent leurs yeux*  
poèmes, Hamac, 2021

*Encore temps de rebrousser chemin*  
nouvelles, Hamac, 2020

*Tu ne tueras point*  
roman, Hamac, 2018

*Grand jeté d'encre*  
poèmes, Cornac, 2016

*Bannières à ciel ouvert*  
poèmes, Écrits des Forges, 2015

*Passagers de la tourmente*  
nouvelles, Hamac, 2013

*Slam ma muse 2*  
anthologie, Cornac, 2013

*Sables d'enfance*  
poèmes, Cornac, 2008

*Slam ma muse*  
anthologie, Cornac, 2008

*Comme papiers au vent*  
renku avec Carol Lebel, Le loup de Gouttière, 2005

*Humour et poésie*  
anthologie, Écrits des Forges, 2004

*L'amour de toi*  
anthologie de poésie, Le loup de Gouttière, 2003

*Des neiges et des cendres*  
poèmes, Le loup de Gouttière, 2001

*Au-delà des murs*  
nouvelles et contes, Le loup de Gouttière, 2000

*Dans le vertige des corps*  
poèmes, Le loup de Gouttière, 1998

Anne Peyrouse

Anne Hébert,  
si tu veillais  
ma tristesse

*autobiographie*

H  
h a m a c

**ANNE HÉBERT, SI TU VEILLAIS MA TRISTESSE**

a été publié sous la direction de Fanie Demeule.

Illustration de couverture : Stéphane Picher

Mise en pages et adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Révision linguistique : Shana Plante-Paquette

Correction d'épreuves : Mélodie Goupil

© 2024 Anne Peyrouse et Hamac

ISBN papier 978-2-925311-42-3 | ePDF 978-2-925311-47-8 |

ePub 978-2-925311-48-5

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Anne Hébert, si tu vieillais ma tristesse / Anne Peyrouse.

Noms : Peyrouse, Anne, 1966- auteur.

Identifiants : Canadiana 20230078532 | ISBN 9782925311423 (couverture souple)

Vedettes-matière : RVM : Peyrouse, Anne, 1966- | RVM : Peyrouse, Anne,  
1966—Famille. | RVM : Écrivaines québécoises—20e siècle—Biographies. |  
RVM : Deuil. | RVM : Mères et filles. | RVM : Hébert, Anne, 1916-2000. |

RVMGF : Poésie autobiographique. | RVMGF : Autobiographies.

Classification : LCC PS8581.E97 Z46 2024 | CDD C843/.54—dc23

Dépôt légal — 1<sup>er</sup> trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Anne Peyrouse tient à remercier le Conseil des arts du Canada pour son soutien.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre  
programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu  
du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.



Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
du Canada

**SODEC**

**Québec**



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

**Canada**

Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition  
de livres — Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou  
reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande  
magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines  
prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés



*À ma mère de vie*  
*À ma mère littéraire*



Cette mère qui me regarde, moi, me  
dit, au final, que nous sommes du  
même sang. Du même mortier, enduit  
et poudre de lapis-lazuli.

HÉLÈNE MONETTE,

*Là où était ici*



Écrire, c'est malmener la mort. S'approcher des cadavres pour mieux jouer aux osselets.

Je gagne à tout coup, car les décès me permettent de remplir des pages. Et ma vie tourne autour de cet acte ; se comble de littérature.

cris barbares au milieu d'éternités  
mes prières agnostiques mes replis  
l'autre que j'évente  
que je tiraille dans sa chevelure blanche

*pourquoi toi ?*

je pousse loin mes espoirs  
réanime ses joues froides  
j'éclate ses tempes insuffle le souffle  
ça ne marche pas

l'allongée reste

je brandis le prénom de ma mère  
dans des propositions d'échanges  
en vain

puis  
uniquement l'hémorragie  
bouches regards gonflés

je me fractionne en tisons

tu ne me liras plus

Les mères tiennent et retiennent les segments du monde. La mienne m'en a tendu tant, m'en a offert avec douceur et générosité. Nicole est décédée le 23 avril 2020. Elle avait au fond de sa gorge une terre où s'étiraient vignes et lavandes. L'autre mère, mienne aussi, me déroule différents possibles, ceux conçus avec des mots et des images, des personnages et des histoires. Je feuillette maman Hébert depuis de longues années. Elle dépoussière mes pages de lecture et d'écriture. Anne Hébert, je l'aime dans l'emploi du mot « étale », dans la « blancheur étale ».

J'entends près de Nicole le hennissement matinal des chevaux de Camargue. Le vent nommé mistral se lève, il transporte le chant hallucinant envahissant exubérant des cigales, celui qui s'arrête d'un coup lorsque le soleil se couche et quand la chaleur s'amoindrit. Cette mélodie discordante transmue ma parole.

Puis, un silence morbide stressant anxiogène couvre le paysage.



Nicole ne répond pas au téléphone, aujourd'hui ; rareté qui vire mes entrailles. Il fallait aller voir, plutôt vérifier l'état de maman ; même pas enfoui dans l'inconscient, un vrai décès. Je l'avais déménagée juste à côté de chez moi, 163 et 157 bien collés, dans un appartement au rez-de-chaussée pour qu'elle n'ait pas d'escaliers à monter. On se parlait par-dessus la barrière de mon jardin, elle me refilait des biscuits pour toutou et je lui tendais du thym et du persil. Parfois, du basilic, ou une grosse pivoine rouge qui s'effriterait trop vite.

J'avais la clef de son appartement, je suis entrée après avoir frappé sans obtenir de réponse.

Je pressentais : m'étais-je foutu dans un sacré merdier en la déménageant si près ? Encore moi et les responsabilités que j'endosse à la va-vite. Comme si mes épaules étaient des cuirassés insubmersibles.

Son corps recouvrait une partie de la céramique de la cuisine et du plancher du salon. Avait-elle hésité à choisir ? S'était-elle laissée choir volontairement sur cet entre-deux-pièces ? Espérait-elle réconcilier cuisine et salon ? Elle a créé un pont avec son amas de chair et de vêtements. Voulait-elle que je garde cette image ? Même lorsque le corps serait enlevé, il y aurait encore l'ombre la panique  
le cri

la détresse la mémoire irritée

enflammée  
le manque le manque  
le cri  
le manque.

Maman Hébert, mon cœur console-le : « Mon cœur / trait de feu sous des palmes de gel / file le sang qui s'émerveille. » Ton poème « Neige » que je relis. Ces vers que j'adore. Ça ne fonctionne pas. J'aurais pu, les yeux fermés, tracer à la craie le contour du corps disparu de maman.

Nicole a eu la partance trop rapide. Une destruction qui m'a tout arraché, d'un seul coup — la cigale s'est tue —, même pas un signe de la main en guise d'au revoir. Un profond schisme. Comme si je marchais sur une passerelle et qu'elle cédait, que je chutais.

Du jour au lendemain, maman allongée, presque morte, étendue sur le dos, pétrifiée, la poitrine minimisant à l'extrême la respiration, les bras collés aux hanches, les paupières figées vers le haut, une ecchymose sur le bord de la bouche, le bleu vitreux hécatombe des yeux. Je n'ai pas veillé une mère malade. Pas supporté le retrait lent de la vie. Mains et doigts flasques, sans rigidité. Elle est tombée. Le corps écrasé au sol ; le mien chute encore. Elle est restée là dans un état comateux. Sans bouger. Je l'ai trouvée dans cet entre-deux-pièces : salon

et cuisine, dans cet entre-deux-mondes : vie et mort. Son départ a ressemblé à une trahison. Suis-je en colère ? Parfois ... Les ambulancier·ère·s l'ont kidnappée à peine respirante et sa mort a eu lieu, en vase clos, à l'hôpital, en temps de COVID.

Faut-il que je censure cette mort qui me marquera ? Sujet tabou. Et les autres, ceux et celles qui ont vécu un même trauma ... *Comment allez-vous ? Quels sont les tiroirs ouverts ou fermés ou mi-clos qui soulagent ? Dites-moi.*

J'ai imaginé un meurtre — l'impact foudroyant d'une balle qui traverse le crâne, un crochet du gauche qui s'abat en pleine gueule et rompt les fibres du cerveau. Des mains qui compressent le cou ; un couteau qui tranche la jugulaire. Une flèche qui traverse la poitrine. La corde de la pendue. Je suis partie dans mes délires de littéraire. Jadis, j'ai également imaginé, mais là désiré, les morts, assassinats, du père dans *pour que cela se taise* ; étrange ? Pour Nicole, pour moi, peut-être ferais-je appel à un·e coroner ? Je suis restée en état de fiction : une hallucinée qui repousse le réel. Ma tête perdue entre *Kamouraska* et *Les enfants du sabbat*. Anne, aide-moi à croire à un autre pays à une autre vérité à un autre monde ! Sors-moi de ce marasme !

Une hémorragie cérébrale m'a envoyé sa vérité :  
« Il n'y a aucune littérature qui puisse reconforter

la mort subite d'une mère. » Ça s'est imposé en acouphène, et je ne comprends toujours pas le sens de ces mots. Leur direction. Leur impact. Leur logique. Leur nécessité. Est-ce que j'y crois vraiment ? Nicole Derail et Anne Hébert dans la même imprécation.

Sa tête comme un champ de varices a explosé.

Tant de pensées courbatues avec lesquelles j'affronte le vide.

La chair les os les muscles les organes les artères et les vaisseaux, il y avait du précieux là-dedans, et son cerveau est devenu le hors-la-loi qui les a assassinés. J'ai beau déposer un châle sur ses épaules, Nicole restera glaciale. Même si elle a soutenu une partie de ma mémoire, d'immenses platanes et d'étranges coquelicots aux robes levées ou baissées tels les volets aux fenêtres des mas de Provence, je n'écirai plus de poésie près d'elle. Et elle n'affirmera plus : « Je ne comprends pas toutes tes phrases ni toutes tes images, mais c'est très bien, car c'est toi, ma fille, qui les as écrites, et je suis fière de toi. »

Puisque je n'ai pas vu la mort dans sa finalité, j'ai l'impression qu'elle rôde et qu'elle s'est installée pas très loin. J'ai la frousse du miroir de l'immense armoire de l'aïeule. Il semble y avoir un autre monde fourmillant dans les profondeurs

de l'étain, un ailleurs pouvant me saisir par le collet à n'importe quel moment. Nicole m'apparaît. Elle m'appelle à travers mon propre reflet. Elle revient. Rien ne peut me rassurer, à part la fuite — qui m'est impossible.

Je n'aime pas l'indolence, j'aime me préparer au tête-à-tête dans l'arène où l'un-e et l'autre partent gagnant-e-s. Je ne calibre plus les instants de paix. Mon espace vacille. Je la sens passer. Hanter. La mort. Nicole.

L'eau n'est pas potable là où j'écris sur le décès de ma mère. Il faut aller chercher des bouteilles en plastique qui tuent encore plus. La mort de la mère contamine mes lèvres dès que je bois, ainsi la moribonde ne reste pas seule. Me montre combien elle est envahissante.

Même si la montre serrée à mon poignet tente de rétablir mon équilibre dans le temps, il n'y a rien de stable. Aucun constat ne tient, à part le deuil qui étrille au hasard de son pouvoir. Sournoisement, à l'encontre du calme. De la sérénité.

J'aimerais que les oiseaux parlent à ma place. Ils évoquent bien mieux que moi.

Sur le trajet en train vers Marseille, il y a ces pies qui me surprennent, que je compte et que j'admire.

Blanc / noir. Vie / mort. Enfance / vieillesse. Ces oiseaux m'intriguent. Je suis heureuse de les apercevoir, semés dans le paysage qui défile à la vitesse du TGV. Les pies : neige / tombe.

Je vais écrire sur les lieux de naissance maternelle.

Je découvre les cris chicaneux des pies entre elles. Effrayant. Une entrée aux enfers.

pas eu le temps de couvrir ton corps  
de sonder l'abysse en tes yeux  
de réfréner mon beuglement  
d'hurler à ma fille : *ne viens pas !*

trente compressions thoraciques    réanimation  
cardiomusculaire  
je ne pose pas mes lèvres sur les tiennes  
aucune personne qualifiée

pas eu le temps de voir les sœurs pleurer  
de ressentir autre chose qu'une bombe  
en plein déchiquetage

digues rompues fenêtres fracassées  
édredons éventrés  
tout le reste en dessus dessous  
aucun repos pas eu le temps

dans le reflet des miroirs  
tant de reliquats

et la revenante



tu as étranglé mes sanglots et criblé mon esprit  
mes doigts autour de ton cœur  
j'en appelle aux manques des baptistaires  
à la déflagration sur la vitre du bonheur  
pas de rémission je traîne m'écaille  
bossue borgne algue et limon  
je me perfore

Si j'avais su  
que le manque est flagrant. Que le silence oppresse.  
Que la tristesse hante.

Je serais restée près des grandes dames, dans  
mes amours littéraires où le foisonnement ne trahit  
pas. Car l'amour va de soi, sans s'abîmer.

J'aurais écrit. Sans perdre aucun temps, même  
avec la fatigue accumulée. Les nuits découpées en  
corsages usés.

Je me serais concentrée sur ce qui élève et non  
sur ce qui abat.

Anne Hébert brille avec sa collerette de béguine.  
Je voudrais devenir sa capucine. Ne jamais quitter la  
hantise de son sourire et être présente à chacune de  
ses médailles à chacun de ses prix dans tous ses jar-  
dins et lors de ses voyages. Je veux plus que ses livres,  
je désire être la fleur immortelle qu'elle glisserait  
derrière son oreille ou qu'elle croquerait.

Ta peau fripée distendue, ton vieillissement et  
ton décès. Si j'avais su que l'on peut pleurer la mort

d'une écrivaine et oublier aussi vite sa disparition, la réincarner sans cesse, j'aurais imposé à maman : « Deviens écrivaine ! Remplace Hébert ! ».

Anne, tu meurs en 2000, à Montréal, une de mes filles naît en 2000, à Québec. Est-ce pour ça que dans ma mémoire s'efface si rapidement ton décès ? Je suis prise par la vie. Séduite par ma fille. La vivance partout.

Maman meurt en 2020 et je n'arrive pas à me détacher.

Monique Bosco et toi, épaules collées, sortez de la cathédrale de Saint-Jean-sur-Richelieu, après les funérailles de Rina Lasnier. En 1997. J'ai oublié aussi cette date. Je relis Lasnier, déçue de moi-même, de mon manque de considération. Suis-je plus littéraire que fille de ma mère ?

C'est une histoire de femmes. De défuntées. Anne, tu as peur de tomber sur la glace et de te casser bras et jambe, tu as écrit *Poèmes pour la main gauche* pour combattre l'impotence de la chute. D'une nouvelle fracture. Maman avait peur, elle passait des semaines sans sortir. L'hiver devient effrayant lorsqu'on pressent l'accident. Comme un crash d'avion que l'on porte en nous et qui nous colle au sol. Maman avait peur. Un grand nombre de peurs incontrôlables. Vais-je lui ressembler ? Et sursauter à chaque bruit ? Ne plus marcher dans les bois

ni sur les plages désertes ? Ne plus m'approcher des chien-ne-s ? Ne plus voyager ? Censurer mes mots ?

Oui, vieille, je partirai vite. Je n'attendrai pas l'hiver. Non, peut-être que je voudrai l'attendre, puisque j'adore cette saison et que j'ai des crampons sous mes bottes. Et aussi le monde change, les prévisions fuient, les écosystèmes sont bouleversés, la chaleur insiste la froideur s'amointrit, où s'en iront les glaces et les ours polaires ? Les confinements deviennent de plus en plus fréquents, on apprivoise les visages changeants de la séquestration obligatoire. Les virus créent des frottis inévitables. Est-ce que ça fait mal ? Bien sûr.

La littérature est mon virus. Toi Anne. Moi Anne. À treize ans, papa Maurice lit tes premiers poèmes devant public ; à treize ans, mon paternel nous force à quitter la France. Avant de partir, je découvre *Le plat pays* de Jacques Brel et je commence à écrire. Christian, mon père, est un tue-parole. Tu publies un conte en 1937 et ton premier poème en 1938. Ton père te berce de son admiration indéfectible. Je m'installe dans votre relation, je tente de la ressentir et je t'envie, car je voudrais avoir connu un papa bon, réconfortant et fier de sa fille. Maurice est sérieux dans l'émotion prodiguée. Rien ne dépasse : veste et gilet assortis, petite pointe de mouchoir

à la poche gauche, pantalon aux jambes marquées d'un pli droit, col de chemise boutonné près de la glotte, cravate nouée impeccablement. Montre au poignet. Moustache droite qui va de soi. Rectitude assurée, mais protection et amour aussi. Ton papa a le paraître strict et les souliers reluisants, pourtant il partage avec toi les mots des moulins fous de *Don Quichotte* sur lesquels vous virevoltez. Tu connais la douceur de son visage et la profondeur ombragée de ses yeux. Tu captives sa concentration et reçois ses élans retenus. Parfois, tu entends ses rires friables, imprévisibles. Il a un fond de poète et d'artiste que tu assumes en hérédité.

Les photos de Maurice ne manquent pas. Il est celui qui sarclera la langue devant toi, qui créera des chemins de poésie, qui montrera l'essentiel pays, qui te grimpera sur ses épaules et, de tes doigts de fillette de quatre ans, tu t'accrocheras à cet homme juste.

Maurice tout petit, quatre à cinq ans, a cette frange que tu portes et porteras durant toute ta vie. Il a l'air d'un-e enfant qui aurait pu s'amuser avec toi et vous auriez pu jouer à la Société des poètes, créer un festin inventé qui prévaudrait sur le réel.

Mais tu deviendras une adolescente malade et maigre, avec « de beaux os », coincée dans ta chambre à Québec, confinée cinq années, alors

papa s'inquiétera. Maman aussi. Et moi, je veux fantasmer les « songes bizarres et enfantins » qui t'habitaient à cette époque. Tu n'avais pas encore écrit « La fille maigre ».

mes larmes aussi lourdes que le corps  
ne comblent plus  
tout ce qui se dérobe

je suis un charbon triste  
une injustice  
profondément  
une tour abattue  
en manque d'étoiles

*survivrai-je au temps des damné·e·s ?*

je suis dans la torpeur de ma face endolorie  
un coup de grande déprime



Si j'avais su  
toutes ces peurs derrière les portes des appartements. Étais-tu effrayée la première nuit au 24, rue de Pontoise, Paris ? Google Maps, je clique. M'approche de toi pour mieux sentir la soupe chaude et le poivré des capucines. Puis-je entendre le crayon gratter la feuille et ta chaise couiner de nervosité créatrice ? L'émotion passe-t-elle dans le balancement de ton corps ? La fébrilité de tes êtres de papier traverse-t-elle ta colonne vertébrale et use-t-elle ton coccyx ? Tu te lèves peut-être pour te préparer une boisson chaude. Es-tu café ou thé ? Moi, je me noie dans les deux. Mon cœur palpite. Je vais promener le chien. As-tu mal à ton poignet si tu écris trop longtemps ? Moi, j'ai une douleur lancinante au coude qui ne me quitte plus.

Maman avait un peu de vomi sur le bord de la bouche ; des lèvres tombantes, molles — je n'aime pas cette scène.

Écris-tu souvent des événements qui te traumatisent ?

Je clique encore et passe à la vision Google satellite. Je vois le toit, je reclique et j'avance pour me retrouver devant la façade de l'édifice, en pierres beigeasses. Il a cinq étages, avec d'étroits balcons, juste la place pour deux pas et une petite table, pour suspendre une mini brassée de lavage entre deux minuscules boîtes à fleurs et une grande frayerie, celle de basculer. La bouilloire siffle. Appartement à Paris chez toi, appartement à Québec chez Nicole, ma maison à Québec, résidence d'écriture Les Avocats du Diable, à Vauvert. Plus tard, dernière relecture de ce manuscrit, résidence d'écriture La Maison de la Dîme, à Champcevinel. Deux résidences en France pour me sentir près de Nicole.

Maman tu es Nicole. « Tu » même « tu » différent d'Anne.

J'ai toujours aimé t'appeler Nicole, parce qu'une mère est une femme à identité distincte, parce qu'elle porte un prénom qui la différencie des termes généraux « maman » et « mère ». Parce que le prénom, c'est l'amitié le respect la complicité l'écoute la présence. Parce que je comprends mal la perfection et les devoirs que l'on demande ou exige aux mères. Parce qu'il y a une dimension hiérarchique que je ne désire pas. Une autorité. Peut-être que tout ça m'effraie. Mes filles toutes jeunes m'ont rapidement appelée Anne. Je désire

être leur amie — et le rester inconditionnellement, avec mes qualités et mes défauts, avec mes manques et mes traumatismes, mais je suis aussi leur maman... il y a bien des contradictions qui animent ma vie. Je suis une Anne, une maman, une mère. Néanmoins, lorsqu'une de mes filles adultes dit « Maman », je sais ou je crois qu'il n'y a pas d'habitude ou d'obligation sociale, alors je ressens le plaisir de cette appellation.

Je ne conçois pas non plus qu'une femme prenne au mariage le nom de famille de son époux.

Tu t'es toujours appelée Hébert. Nicole est devenue Peyrouse, puis retour à Derail. Je porte le nom du père. De Christian.

Tes murs et les portes des placards sont recouverts de photos en noir et blanc de plusieurs membres de ta famille et d'amis. Ainsi, en France, tu les côtoies encore un peu. Du regard, tu veux demeurer proche et ne pas trop les oublier, au moins dans l'apparence de ce qu'ils et elles ont été. Un patchwork de lieux de personnes de visages. Pour le réconfort de l'émigrante écrivaine que tu es et que tu resteras longtemps. Le cousin photogénique Saint-Denys Garneau, un portrait de biais, collé sur du contreplaqué. Quarante ans de mosaïque intime depuis que tu as quitté ta terre d'origine.

Je prends en photo les chevaux de Camargue, les taureaux, les flamants et la Méditerranée. Les cygnes dans les étangs. Les vignes. Je nourris mon Instagram. De ces clichés, je n'en ai pas besoin, puisque je me souviens de tout, dans ma mémoire d'enfant. Je suis devenue moi aussi une écrivaine émigrée. Au Québec, une immigrée française. En Provence, une autrice québécoise. Je m'adapte. Je précise : « Je suis née à Nîmes, j'ai vécu trois années dans les Alpes. J'ai gardé une amie d'enfance qui a quitté Évian-les-Bains pour vivre à Paris. Je me sens Québécoise, j'ai passé plus de temps au Québec qu'en France. »

Anne, tu as été dénigrée dans ta longue partance, tu es ce que tu es. Mère littéraire.

J'ouvre la caméra de mon ordinateur et je parle avec mon amoureux, puis avec une de mes filles. Je cause peu en résidence d'écriture. Je suis là pour écrire.

L'homme de l'édition qui s'occupe de la résidence vante la tauromachie sans s'épuiser, explique comment sont protégés les percherons, comment ils reçoivent les chocs des cornes, décrit le « gilet par balle » qui recouvre leurs flancs. Je lui raconte Picasso, lui décris mon bureau où il y a une photographie de toréador, souvenir de Nîmes et de ses arènes. C'est l'antique combat, le mythique affrontement.

La réalité de la joute illumine maintenant les yeux de l'éditeur, il est à fond dans l'éloge. L'écrivain qui occupe l'autre résidence pour deux semaines se concentre sur un roman de science-fiction. On marche parfois ensemble, quelques minutes, quinze ou vingt, pas plus, le long des vignes et des chevaux qui hennissent. Deux prisonnier·ière·s de nos bulles de travail et des mots à avancer et à effacer. Je poursuis un truc étrange hybridé où s'enlacent mort et vie, où s'entrecroisent deux femmes-mères, où prose et poésie se côtoient comme la France et le Québec.

Je sors tous les jours faire du vélo. Dans le port de Gallician, il y a du monde. Dans le village, deux cafés-restaurants. Je sirote une Orangina. Un pêcheur s'oppose aux corridas et vante les courses camarguaises et le lâcher de taureaux en ville. Les gens ici vivent près des taureaux et des chevaux blancs. Les pies reviennent à ma mémoire. Tout en noir et blanc. Je n'approche des taureaux que lorsque je perçois les fils barbelés ou électriques. Lorsque je sors de la piste cyclable, pour prendre des chemins de terre, j'ai la chienne.

J'aime le mot « auroch ».

À Sherbrooke, je me métamorphose en voyageuse.

J'ai de la difficulté à départager le vrai du faux. Je te vois, Anne, si près si vivante. Dans la fouille

que j'entreprends dans tes archives à l'Université de Sherbrooke, je suis certaine de tomber sur une photo de toi et moi, en train de rire. Ou dehors dans un jardin. Ou ensemble, sur une toile peinte par Monique Bosco.

Anne, tu ne te souviens pas ? C'est moi qui t'ai offert le nounours que tu as déposé délicatement sur une pile de livres en arrière de ton bureau d'écriture, 24, rue de Pontoise.

Longtemps, j'ai gardé le gros ours brun de mes cinq ans, jusqu'au moment où l'usure l'a décapité. Cette peluche avait émigré avec moi, me réconfortant. J'ai rangé quelque part son collier, une chaîne en acier grossier. L'avais même porté autour du cou à l'adolescence.

Appartement de Montréal. Tu reviens enfin t'installer loin des racines que tu as su creuser dans la Ville Lumière. Le sol est bas, vu d'une fenêtre de ton appartement, à quel étage ? Au septième, tout près du logement de Monique. Tes murs sont couverts de bibliothèques blanches en mélamine, beaucoup de livres, seras-tu heureuse à cette hauteur ? Tes fenêtres s'ouvrent sur la montagne, sur les arbres de la montagne ; celle que les Montréalais-es nomment le Mont-Royal. Bleu clair rosé lilas mauve fade tant de meubles ; blanche cuisine ; maquilleuse en bois

naturel où tu t' observes dans le miroir — je ne crois pas que tu te maquilles, ou légèrement, j' admire le talent de ma fille qui trace des lignes noires du bout de son eyeliner avec précision et équilibre, elle me maquillera pour ma prochaine photo d' autrice et me photographiera. Armoire de bois blanc et douceur exigüe du fauteuil profond. Le chat ou la chatte dort sur le divan, j' apprivoise les chat-te-s — celles d' Alice, je les aime et c' est bien la première fois, car je chéris les chien-ne-s au plus profond du cœur. La table basse du salon ne cesse de se couvrir de livres ; Steph et moi, nous n' arrivons pas à ranger notre table de cuisine, il y a toujours des livres, tous genres confondus, qui traînent. Tu m' as gardé la chambre d' ami-e. Mais c' est Pierre, ton frère, que tu invites en premier.

Anne, tu as vécu loin si longtemps, puis tu as fini dans le sol craquelant du Québec. R.I.P. Au cimetière de la Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, dans la même terre que Jean, ton frère, mort un an plus tôt, 1999, ton frère mon frère, pourquoi nos frères ? Le mien sur une corde raide, celle de la folie. Je serai probablement enterrée avec lui, moi aussi, j' ai acheté une parcelle pour plusieurs emplacements, il y a ma mère, et il y aura les autres. Qui était ta maman ? Comment t' a-t-elle aimée ? Le cousin toujours le cousin, mais ta mère ta maman. Marguerite-Marie.

Marguerite. Le même prénom qu'une de mes filles et que son arrière-grand-mère maternelle. Marguerite. Et moi qui ne suis qu'une capucine.

Toi, un de tes papis a trouvé la devise du Québec « Je me souviens » que je ne veux pas passéiste-politico-social-économique-historique mais littéraire, car elle évoque ta voix, Anne Hébert, et la mienne, qui glisse dans ta vie. Dans la mémoire. Dans *je me souviens*.

J'ai une incroyable satisfaction à taper sur le clavier en même temps que je t'observe te côtoie te rencontre, chère amie, chère Anne, chère écrivaine, cher sourire, chère vieille dame qui me reconforte de la mort de maman. Cher reflet de toi qui s'insinue en moi. Or, je n'ai pas le cœur à l'archivage je veux redonner vie et parole en déterrante et en ressortant papiers documents photos diapos cassettes vidéo CD agendas lettres manuscrits carnets des étagères de métal gris je veux ouvrir pour que roulent les grandes roues qui bloquent les armoires immenses tiroirs et jardins secrets je volerai les codes cachés pour entrer et déterrer ton corps et ta calligraphie j'espère ainsi te retrouver telle une amie et encore plus : une mère littéraire une Anne unique. Je veux un lampadaire et devenir la grande falotière qui éblouira les intrus-es derrière la fermeture des columbariums.



Je veux que les morgues sentent la rose et la sève d'épinette que des tissus aux motifs compliqués tombent des ciels de lit où tou·te·s s'embrasseront et se vautreront que l'amour se répercute dans des bruits de baisers je souhaite que tout ça existe au plus haut point et à n'en plus finir.

Ne rien nier — surtout pas mon plaisir, ma parole, ma liberté. Ma vie. Être avec Anne. Avoir été avec Nicole. Me sentir fille. Femme. Écrivaine.

la mère s'est abattue  
en perdition livrée au sang du cerveau  
aux retournements des membres  
aux tombeaux des cuisines

la mère qui tombe inflige la perte des équilibres  
la désertion des salles communes  
sans mots par-dessus nos fragilités  
les lavandes froides comme des ossuaires

crever l'espace  
se répandre  
équarrir le présent   ralentir les hypothèses  
*as-tu eu mal ?*  
et repartir en suspicion  
*as-tu eu mal ?*  
devenir un sans lendemain renversé  
dans les pas de l'errance  
se poser constamment  
la même question

rien n'y fait  
même pas un vent sans accrocs  
la souffrance et la perte    nulle trêve  
une torture d'esprit  
*combien de temps sur le plancher ?*  
j'ai vu le restant d'un iris bleu s'éteindre

Aujourd'hui, la liberté s'imposera et créera des existences fortes. Les librairies et les bibliothèques seront pleines. Les pages des livres, les critiques littéraires et les recensions rempliront les actualités et journaux télévisés. Nous parlerons littérature. Les écrivain·e·s seront nos porte-voix, nos étendards, nos virevents, nos respirations et nos enfants — petit·e·s et grand·e·s.

Il n'y aura plus de partis politiques, d'élections, de pouvoirs ; uniquement de la littérature.

Les feuilles des arbres seront papiers écrits et révisés. Nous croquerons dans les fruits devenus vers libres de poètes, grands slams et chansons drôles.

Les herbes se marcheront comme sur des quatrièmes de couverture. Et les manuscrits deviendront nos vêtements amples à porter et à tourner. Nos têtes ouvriront des résidences d'écriture. Des foyers lumineux de métaphores et de périphrases.

Nous ne traverserons pas la vie mais les mots.

Nous avons enfin pris connaissance de la vraie nature de l'existence humaine : la parole sans

emballage fonctionnel, dans sa pluralité et sa liberté. De formes, de genres, de ponctuations, de syntaxes, d'adverbes et de brides délacées.

Rien ne sera catégorisé. Tout sera diffusé. De partout, des électrons libres réciteront / dédicaceront. Nous habiterons des maisons d'édition. Nos mains seront des livres à cœur ouvert. Sans censure. Les écolier·ière·s inventeront au lever du lit les comptines qui seront les pensées journalières de leurs parents.

Nous serons des personnages aux aventures et aux autofictions se réinventant heure après heure. Nous enchanterons les pages des revues et magazines, nous serons les stars, héros et héroïnes d'aujourd'hui et de demain, et les avions décolleront dans des nuages de papier.

De longs tapis rouges accueilleront la marche des écrivain·e·s. Nos matins et nos nuits seront festivals. Festivités. Sur les grandes places et dans les ruelles. Dans les châteaux et gargotes. Le monde ne sera pas en manque de littérature. Il y aura de l'attente dans les librairies et les bibliothèques.

Nos jours deviendront fragments d'écriture.

Nous marcherons sur les pavés comme sur les prix de reconnaissance que nous gagnerons à chaque coup.

Nos nuits se feutreront dans des siècles inépuisables d'histoires littéraires.

Nous dormirons bien, nous veillerons bien.  
Nous renverserons le monde pollué. Pour mieux  
respirer.  
Écrire et lire sous les arbres.

l'accolade des macchabées  
leurs boyaux flottant  
seul passe-temps ils mangent ma voix  
effritent les cailloux et mes amygdales  
créent des limites dans mes paysages  
dévastent mes espoirs poussent mes nuits  
sur la tôle des toits au creux des égouts  
dans les cageots de mots  
je pleure



je n'écris plus sans confondre mes cahiers  
je suis de plomb et de chair en pleine noyade  
je mélange mes amours mes baisers  
je me perds au fond d'une coquille vide

Si j'avais su  
j'aurais contourné cet instant ridicule. Depuis longtemps, je te relis, tu es l'autrice que j'aurais aimé devenir si tu n'avais pas existé. Je tiens fermement ton livre, celui en décalcomanie dans les mains de lecteur·trice·s qui font la file. Je ne veux pas être unique, mais quand même tout ce monde qui t'aime et qui me précède. J'ai l'impression d'être la benjamine d'une famille de quinze enfants et de disparaître, car la mère n'est que lassitude et fatigue. Une machine branchée sur les mêmes actions. Tu souris, prends le bouquin, l'ouvres, quelques paroles échangées, un discours sympathique mais figé et tu signes. Le temps passe, j'avance lentement à la queue leu leu.

Tu dédicaces et la jeune étudiante en littérature que je suis ressemble à une groupie. J'ai la vingtaine et les cuisses stressées qui collent à chaque pas. Les mains en sueur. Un rat dans la tête qui frétille pour que n'arrêtent jamais mes pensées. Je me sens conne. J'ai déjà lu trois fois le roman pour lequel je veux

ta calligraphie. Celle qui me mènera à la rêverie. Celle qui soutiendra ma démarche. Les pages sont cornées. Elles sont surtout marquées ou barbouillées. J'écris dans mes livres. Ce sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Promis !

Je trouve que tu ressembles à maman. Ton sourire. Tes lèvres fines un peu boudeuses. Ton col. Je tourne et retourne le livre, je le regarde parce qu'il m'habite. Je l'ai apprivoisé et il m'a apprivoisée et j'entends le renard de Saint-Exupéry : « Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... » Yeux de biche noirs très noirs. Sourcils tracés au khôl. Je rêve d'un tatouage rouquin de tête de renard près de mon lobe d'oreille gauche, collé à la jugulaire.

Entre mes doigts, le livre me dévisage — comme un grand frère qui me soutient. Je suis timide dans cette longue file d'attente. Je n'ose pas lever le regard. Mon attachement ou ma sympathie va vers l'ouvrage et pas vers les gens. J'aimerais être ta complice. Que tu m'adoptes. Carrément. Que tu m'amènes. Pourtant, j'ai une maman. Tu serais une autre mère. Tu es une autre mère. Une autre Anne. Ici, je ne suis pas à ma place. Les néons se reflètent sur le papier ciré du livre. Il est beau. Lorsque la main se pose,

la caresse semble profonde et se fond dans l'ancre du roman. Je joue avec la lumière sur la quatrième de couverture. Je me vois. Visage tendu. Pommettes osseuses. Des cernes que je tente de dissimuler ; en vain. Mes heures nocturnes de lecture nuisent à mon sommeil. Je m'en moque. J'aime tant, oui tant, lire. Obsédée de pages et de mots. De n'importe quelles formes littéraires. Je lis. Et ça empirera au cours des années : cernes, lectures et écriture. Promis !

Je souris parce que le livre reflète mon image, parce que la littérature berce ce que je suis et ce qui me contient. Toutefois, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Je ne comprends pas cette croix en argent. Ce doux cou ridé de grand-mère enserré par une chaîne religieuse. Je ne comprends pas ce calme, alors que tu devrais être dévorée sclérosée mortifiée dans tes entrailles, alors que tout ton corps, jusqu'à ton utérus, devrait être renversé. Infecté. Survolté. Je m'imagine mal, ou pas, ta table d'écriture rangée, tes crayons bien alignés, ta bibliothèque classée par ordre alphabétique. Je ne conçois pas cette collerette en dentelle blanche comme celle des béguines, cet aspect feutré de pureté. Je voudrais ressentir tes troubles. Tes ébranlements. Tes perturbations. Tant de scories dans tes mondes inventés qui irritent ma peau. Qui perturbent mes marches. Et mes nuits.

J'avance vers toi, j'approche, plus que trois personnes devant moi. Entrer dans le mal-être, invoquer le sabbat des sorcières, allumer le feu de la folie et de la tromperie, respirer la poussière noire de Catherine et les meurtres familiaux. Je voudrais ma Anne. Je voudrais devant moi ce que je vois dans le glacé du livre : une fille maigre tordue et le mystère de sa parole.

Je m'appelle Anne. J'ai toujours aimé mon prénom, il est assez rare au Québec, mais pas en France. Je suis d'origine française et la terre que j'aime est celle du Québec. Toute ta vie, tu as tendu un pont entre ces lieux. Ces rives. Ces territoires.

Anne. J'aime la sonorité courte profonde délicate de mon prénom. Tu le portes bien. Tu t'appelles Anne. Dans la douceur. Maintenant, une seule personne devant moi. Je monte et baisse mes yeux de biche. Comme un toc. Je regarde : livre — écrivaine — reflet. Je devrais m'enfuir. Plus personne devant. Tu me demandes pour qui la dédicace. « Pour qui ? » La groupie que je suis tente de se rappeler.

Ma fragile identité vient d'éclater silencieusement, de s'égrainer et de tomber en tas dans un coin intérieur. Mes neurones désintégrés. Ma mémoire flambée. Mon cerveau fissuré, volcanisé. Un blanc total. Un alzheimer aigu. Mon formulaire

d'adoption jeté aux oubliettes. Je ne me souviens plus. Mon prénom s'est désintégré avec le livre bien serré de mon autrice préférée dans la main. Cette autrice qui porte le même prénom que moi et qui me dévisage. Je me souviens de ton prénom mais pas du mien, et je ne saisis pas ce qui m'arrive. La honte me dévore sur place.

L'étudiante en littérature de vingt ans ne se souvient plus qu'elle s'appelle Anne. Je te regarde en panique, de ta voix sereine tu poses de nouveau la question : « Pour qui ? »

Je réponds : « Pour Jeanne d'Arc ». En me redressant.

Tu souris.

Tu dédicaces.

Tu signes mon formulaire d'adoption remis à jour et ma honte s'effrite.

aucun flambeau ne m'épargne  
avoir horreur  
    de tout ce qu'il pleut de tout ce qu'il vente  
    de tout ce qui rompt  
    du temps à mes fenêtres  
        lacérations désirs vies minuscules  
        océans venimeux  
brebis sacrifiées coups en plein centre  
recueil de ventres évanouis  
rien ne porte l'alliance  
j'avale le typhon des yeux  
*reviens je t'en supplie*

je deviens mal-être en acouphène  
peaux de rêves en désastre  
défibrillations larmoiements

je crie pour abattre les cieux  
qui explosent à ma gueule  
déflagrations

aucune fragilité ne tient



les voisins socles d'acier cœurs de ciment  
zieutent mon délire fille panique  
*pourquoi ne pas rentrer chez vous ?*

main dans la main le paysage des rues  
celui des décombres et des froids immenses  
je connais les animaux abattus  
les peluches déchiquetées et les réverbères  
je connais ta chute de petite vieille  
yeux creusés ailes de papillon éclatées

sans adieu devenir exécutrice d'un papier violent  
l'amour

ma bouche pue cannibale d'une détresse à l'autre

je lèche mes césariennes boursoufflées m'y accroche  
ma mère meurt étendue sur le plancher

femme-enfant je porte le prénom de ma mère  
et sa poitrine en feu  
invalidé en perte de lendemains  
je tiens serré les courroies désespoirs  
tant de sillons alourdissent mes paupières

je m'indigne  
tranquillité éviscérée  
*mère pourquoi es-tu partie ?*

« As-tu enfanté ? » Elle est quand même aberrante cette langue française où ce « tu » est féminin et où l'accord du participe impose la masculinité ; comme si les bonhommes avaient des droits sur l'enfantement. « Anne, as-tu enfantée ? »

Si les hommes avaient compris dès l'origine qu'ils n'avaient aucun droit sur le corps des femmes, si le paternalisme linguistique s'était tu, si les filles femmes de tous les âges avaient la vie douce et égale, combien d'abus et de viols et de traumatismes aurions-nous vu disparaître ?

Tant de ventres libérés.

Le mien m'accapare de plus en plus. Il possède sa vie et ses exigences à part entière. Son autodestruction. Il m'inflige des régimes. Douleurs et peurs. Son stress en prévision des repas. Ses humeurs. J'ignore s'il compétitionne avec ceux des diabétiques autour de moi. Celles et ceux qui doivent compter leurs glucides à chaque plat, vérifier l'impact de la plus petite des bouchées portées à leurs lèvres ; celles et ceux qui lisent les ingrédients sur toutes les boîtes,

le nombre de glucides / protéines / fibres / etc. Celles et ceux qui s'injectent de l'insuline après avoir calculé sa quantité selon la teneur du repas et l'activité physique envisagée. Celles et ceux qui ne mourront pas de cette maladie (ou exceptionnellement), mais qui la vivent du matin au coucher, avec la peur de l'hypoglycémie durant la nuit. L'hyper étant une usure à long terme. Ma famille promène son diabète, je les suis et ne peux les suivre. Le partage n'est point possible. Mon ventre culpabilise-t-il ? Il implique la possibilité du naufrage chez moi, dans ma vie quotidienne, au travail ou en voyage, ici ou ailleurs, pas trop loin, dans n'importe quel lieu et n'importe quelle temporalité.

J'ai une épée qui se plante et vire triture étire et tord mes boyaux. Mon ventre est un réceptacle à anxiété, à paranoïa, à mille et une histoires mortifères. Il n'y a pas d'eau bénite là-dedans, juste un varech puant que j'ai peur d'échapper si je bouffe si j'angoisse si je soulève du poids si je pousse mon corps un peu trop loin dans la fatigue et la pression. Si on m'invite à prendre la parole devant public. Si je donne un cours. Pas de lactose pas de mayonnaise pas de gras ni de piquant pas de surcharge faut bien mastiquer très doucement les bulles les alcools forts des horreurs pré-post-traumatiques. Je n'envisage même pas les expérimentations gastronomiques

ou basiques faut s'en méfier les sandwiches en voyage les bouffes extérieures ne pas hésiter à repérer la chiotte de service. Abonnement aux probiotiques. Aux antidiarrhéiques. Viva l'Imodium ! J'édifie des barrages. Le fromage de chèvre fait la job ; le pain aux raisins devient un désastre. Manger toujours les mêmes trucs. Prévoir les résultats. Se lasser et s'abonner. Refuser les surprises. Ne plus envisager les découvertes. Se fermer, se cloîtrer. Refuser l'invention. Soulever les croûtes des sandwiches, triturer, aller jusqu'à craindre les feuilles de laitue. Je parle à mon ventre. Je ne reste pas trop longtemps assise dans la compression des boyaux. Je m'étire sur la pointe des pieds et les bras en l'air pour que le ventre trouve son épanouissement. Je lui parle encore un peu, je le rassure.

Mon ventre se tuméfie quand il le désire, même sans lactose, même sans ci ou sans ça. Il gonfle et éclate dans des crampes atroces. Qui dureront une heure ou quatre ; assise sur les chiottes, à en perdre l'usage de mes jambes tellement elles sont ankylosées, picotantes, anéanties, paralysées, membres morts qui ne soutiennent plus mon poids. Je gueule, je transpire, ça siffle entre mes deux oreilles, je palpite, j'exige qu'on n'entre pas mais qu'on me surveille en cas d'évanouissement, mon cellulaire est tout prêt, j'ai honte de la pestilence

de mon environnement. Je chie tellement que mes excréments se liquéfient, mon anus est tout feu tout flamme, je prévois l'hémorroïde et la honte, la grande honte, l'incontournable.

Écrire un sujet tabou. Ginette Reno sur le bol de toilette dans le film *Léolo*.

Terriblement gênant de révéler que je chie mes intestins parfois deux à quatre heures de suite, que je me vide jusqu'à évacuer de longues cascades qui m'enflamment le trou de cul, que je pleure sur les chiottes. Mon mal aux tripes est incroyable, mais je sais que j'y survivrai. Je ne vais pas aux urgences, pas la peine, je connais ce mal incurable. Et j'emmerde le yoga le zen la méditation la putain de pleine conscience. Rien ne marche.

Je voudrais un diagnostic plus dramatique que celui d'« intestins irritables ». Une solution envisageable et opérable, autre que celle de modérer mon anxiété. Je suis convaincue qu'un jour je chierai ma vie dans un avion ou dans une ruelle au fin fond de La Havane, qu'en plein cours je partirai en courant jusqu'aux toilettes, que j'annulerai telle ou telle activité assise sur le bol. Mes entrailles se tordent, je transpire et ne contrôle rien.

Mon ventre m'autostresse. Hante mon cerveau.

Mon ventre a enfanté deux fois. J'ai failli chier une de mes filles lors d'une crise mémorable qui

m'a valu l'hospitalisation. Une panique totale. Mon ventre prend les commandes quand il le désire, même si je le dorlote. Ma méfiance reste totale.

Mon ventre comme l'huile sur le feu. Un ennemi.

Je me couche sur le côté dans la chambre près de la salle de bain où la lumière restera allumée toute la nuit en prévision de mes allers-retours. Je tente de fermer les yeux. Je pense au ventre de Nicole qui m'a portée.

Nicole était bourrée de médicaments. On lui infligeait aussi des saignées, plusieurs fois par an. Comme le traitement médiéval, ça a du chic pour une littéraire. Elle avait trop de fer. Moi : *Connais pas la maladie, ne prends aucun médicament, suis clean. Sauf pour mon bedon en état de révolte.* Je me rassure : jamais de dépression pas d'anxiolytiques pas de cholestérol ni de diabète toutes mes dents je passe à travers la COVID je serre bien mon masque et me lave les mains telle une bonne élève,  
juste un tortionnaire : le syndrome du côlon irritable.



je ne déchiffre plus les pancartes des villages  
où s'entassent mes road trips  
je ne dévalise plus  
ni la gamelle ni l'horizon des autres  
les lits rouillés restent suspendus  
je ne suis plus l'adolescente balafree  
il y a mon histoire de femme  
  
aujourd'hui  
je tombe dans la hantise d'une perte

nicole j'étendrai tes jambes  
j'appuierai sur ta poitrine  
je quémanderai ton besoin de survie  
avec mes yeux paniques  
je renierai tous les alphabets possibles  
et ton dernier souffle rejeté sur le bord des insomnies

je frôlerai les murs de ton appartement  
espérant un dernier ombrage

*maman*

*nicole*

en état de béance j'appelle à l'aide  
mais ne crois plus à ton cœur

je mets en vente mon âme  
et j'arrache tes vieilles mamelles  
tout en amassant un à un tes cheveux blancs

je suis orpheline  
j'effeuille de vieilles photos où personne ne parle

Si j'avais su

maman est morte, presque morte, dans un coma irréversible, son corps étendu sur le dos entre la céramique de la cuisine et le plancher du salon. Depuis combien de temps ? Pas plus d'un jour, c'est certain. Mais combien d'heures ? Toute la nuit ? Je ne le saurai jamais.

Nicole avait trois enfants. Anne Hébert aucun.

Nicole habitait l'appartement du rez-de-chaussée à côté de ma maison, haute de deux étages. Je passe souvent devant ses anciennes fenêtres. Elles sont basses, il y a un vis-à-vis pour les yeux indiscrets, on peut tout voir lorsque les rideaux sont ouverts. Je lui avais proposé de déménager près de chez moi pour que je puisse mieux m'occuper d'elle. Maman vieillissante, avec ses problèmes de santé et sa peur de l'hiver. Maman méditerranéenne qui aimait les cigales.

Les nouveaux locataires ont placé la télé à la même place que Nicole. Il y a plus de couleurs vives dans l'écran, des dessins animés jouent. Le petit garçon rit.

J'ai eu deux filles. Elles ont mené mes mots dans d'étonnants sujets, ont renouvelé ce que je croyais être une certaine identité prévisible, ont poussé loin ma patience et mes zones de confort. Ont embrayé l'inattendu. Mes filles m'ont appris parfois à écrire. Mais j'ai quand même tenu à mon espace et à mon temps d'écriture. Exigé. Sans faiblir. J'ai approfondi ma concentration pour mieux retrouver le silence nécessaire, pour moi, à la création. Elles m'ont appris que j'étais écrivaine, avec ou sans enfants. Pas de filles, pas d'écriture sur la danse, sur la sexualité enfantine, sur ma jeunesse, etc. Il me semble que je n'aurais pas ouvert certaines valves. Un livre n'est pas un enfant qu'on porte. Mes filles ont été des illuminatrices.

Maman aurait apprécié que son appartement soit occupé par un petit garçon qui rigole. Elle a détesté son stage d'infirmière en pédiatrie après avoir suivi Mohamed, un petit Algérien qui est mort du cancer. Nicole aimait trop les enfants pour les voir mourir ou dépérir. Elle a pris sa retraite dès que je suis tombée enceinte de ma première fille. Elle adorait les enfants. Nous adorait. Son monde sa respiration sa vocation sa dépendance : nous.

Ne pas lui avouer, à la nouvelle voisine, qu'il y a eu une presque-morte dans son espace quotidien, et celui de son fils. Taire la honte et la frustration

et le mal-être et l'angoisse et le mal de ventre et la tristesse de ne pas savoir combien de temps ma mère est restée allongée dans le sang envahissant son cerveau et les yeux vides d'elle-même.

Est-ce le sang répandu qui a mené à la chute ou le sang est-il devenu marée par la suite ? Que s'est-il passé ?

Je voudrais connaître les rêves d'inconscience de maman couchée ainsi. J'aimerais que l'on me passe ses films et ses pensées. Me glisser là dans les bas-fonds de son cerveau presque mort, être plus près d'elle, tout ça pour me soulager un peu et découvrir le temps effondré — sa durée.

J'aurais dû arriver plus tôt.

Suis-je en quête de pardon ? Ou d'oubli ?

Je ne suis pas une bonne fille, je ne suis pas une bonne mère ni une bonne sœur, je ne suis pas une bonne amoureuse, pas une bonne écrivaine, pas une bonne maîtresse pour mon caniche, pas une bonne sportive, pas une bonne cuisinière ni ménagère, pas une bonne chrétienne, pas une bonne exécutrice testamentaire, pas une comptable, pas une bonne enseignante, pas une bonne directrice littéraire, pas une amie ni une copine ni une consœur, pas une bonne lectrice, pas une bonne raconteuse et causeuse, pas une marrante ni farceuse, pas une bonne sédentaire, ni bonne vivante, ma désillusion est sans fin.

J'imagine l'appel de l'urgentologue qui me dira que ce n'était qu'un évanouissement dû à une chute de tension ou à une crise d'hypoglycémie. Un peu d'anémie. Quelqu'un-e lui a envoyé un fluide par intraveineuse et sa machine est repartie pour plusieurs années. Elle devra quand même se méfier de telle ou telle chose, surveiller sa pression, manger moins de confiture d'abricots. Demain, ça ira mieux. Elle pourra réécouter mon enregistrement de l'océan Atlantique, capté sur une plage au Nouveau-Brunswick. Lors de mes voyages, j'aime archiver des froissements de vagues sur mon cellulaire que je dépose sur son oreille ; j'aime les oreilles des vieilles dames. Je me demande si elle entendait ces mouvements liquides à travers le sang du cerveau. Est-ce que ça bruite ? Ce sang tel un déplacement d'os, un glougloutement d'estomac, un hoquet, un atchoum, une succion de sexe. Un claquement de voile en pleine mer. J'imagine les interventions et les manipulations du personnel hospitalier. Nicole, qui ne donne pas son consentement. Moi non plus. Je suis restée à la porte de son appartement, totalement vide de mère, alors que l'ambulance flashait de ses lumières et tintamarrait en amusant la galerie enfantine : « Cool, une ambulance avec une vraie personne dedans ! » J'ai envie de gueuler au garçon de cinq ans qu'il retourne jouer en dedans avec

ses Lego. De me décoller sur sa mère : « Une mère qui regarde la mort d'une autre mère, c'est dégueulasse ! » J'aurais dû aller m'excuser à la voisine, je l'avais vraisemblablement poignardée de mon regard après avoir écorché vif son fils.

Je pense au corps lourd de Nicole porté et transféré du brancard à une civière que l'on pousse rapidement. On passe maman dans le tube de l'IRM, une mort cérébrale ? Jusqu'à quel point peut-elle percevoir les gestes autour d'elle ? Morbide, mortifère, indélicate, indiscreète, obsédée par ce que Nicole a pu ressentir. J'imagine ce qu'elle a dû subir. Or, maman n'est pas un personnage, maman est ma maman. J'aurais voulu partager avec elle jusqu'au plus infime dernier moment — s'il existe, s'il est récupérable, je veux le vivre avec elle. Jusqu'à la fin de ma maman, son dernier instant de vraie respiration, celui que l'hémorragie m'a enlevé et que certaines restrictions pandémiques m'ont empêché de suivre de partager de ressentir. Interdiction de l'accompagner à l'hôpital et de lui tenir la main lorsque sa poitrine s'est figée pour ne plus jamais se relever. Je n'ai pas pu déposer mes doigts sur ses paupières pour les fermer. Alors, je dois inventer.

Le temps s'ankylose, je pense à elle.

Les ambulancier-ière-s ont dû l'amener directement aux urgences. Aucune attente comme pour



mes filles lorsqu'on s'y précipite pour leur diabète. Leur condition médicale ouvre des portes.

Au téléphone, le médecin déroule sa voix douce. Il explique bien, sans débordement émotif, ne propose pas de solution puisqu'il n'en existe aucune. Il conclut et pousse sa générosité jusqu'à inviter une seule personne de la famille à venir assister au débranchement. Il précise que la visite devra revêtir l'uniforme de protection (masque, gants, combinaison fermée jetable) et pourra tenir la main de Nicole sans retirer ses gants de plastique. Il indique que c'est à nos risques et périls, qu'il y a toujours une contagion possible, même si Nicole ne meurt pas à cause du virus. Ma sœur ira. Une seule personne, un seul choix. Il m'assure que Nicole est déjà en mort cérébrale, parce que j'ai besoin de l'entendre à nouveau. Parce que mon absence auprès d'elle me brise. M'irrite. Dilue ce que je suis. Ma colonne vertébrale. Les machines arrêtées, elle s'éteindra sans souffrance. Je ne demande pas de détails. Le manque se creuse déjà. Les choses se dédoublent ou disparaissent, je ne sais plus. Je crois que mes muscles, surtout le cardiaque, ramollissent. Je pense aux montres molles de Dali. Je suis totalement déboussolée.

Sœurette, je ne suis pas une femme envieuse, mais là je panique. La contradiction hurle en moi :

« Pourquoi c'est toi et pas moi qui suis là près de maman mourante ? Pourquoi ai-je si rapidement abandonné ma place ? Pourquoi n'ai-je pas tenu sa main lorsqu'on a enlevé le respirateur ? » J'envie ma sœur. Je sais aussi que je n'arriverai jamais à me débarrasser de la vision du corps étalé sur le sol.

Plus rien à espérer de ces coulées de sang. Je me noie dans cette pensée où s'émiettent mes territoires anciens. Seule et à la remorque du mistral, il y a un parfum maternel et une trace humaine. J'ai obtenu une résidence d'écriture où j'écris ma mère en pleine Camargue. Lorsque j'écarte les volets bleus, ce sont les yeux de Nicole qui se fondent en moi. Mon être québécois n'a pas l'habitude de manipuler ces plaques de bois, lourdes, criardes, qui me semblent inutiles, je trouve ça réducteur lorsqu'elles sont entrebâillées : le paysage se sclérose, le mistral cogne, je veux que tout entre. Je laisse ouverts volets et fenêtres, ça reconforte mon existence — les moustiquaires aussi.

J'apporte des carottes et des pommes à mes trois ami-e-s chevaux juments. Il y en a un qui n'est pas gentil, le quatrième n'est pas mon copain, je ne veux pas qu'il approche. Sans cesse bandé, il se rue dans les flancs d'une jument. Je le déteste. Sa violence me blesse et je voudrais protéger Neige.

Ça ne paraît pas une tête pleine de sang. Ça ne devient pas rouge. Pas plus lourd. Ça ne salit pas. Ce n'est pas comme un enfantement. Comme ses trois accouchements : Philippe, Anne et Claude.

Anne, chère Anne, as-tu le sang rouge ? As-tu le sang bleu des Grandes Reines ; des Écrivaines que j'aime ? As-tu connu l'avortement ou une interruption de grossesse ? À quel âge ton premier flux menstruel ? Une écrivaine n'ayant pas vécu d'accouchement, peut-elle écrire aussi bien cette réalité qu'une autrice ayant enfanté ? Comment écrire l'hémorragie cérébrale ?

*mère* ta fille gémit sous les étoiles  
elle t'enterre  
et ça craque dans les replis de partout

je n'ai rien compris même pas  
la panique  
j'ai beau cogner aux portes  
retourner  
rezapper  
rembobiner  
personne  
uniquement les fourmis aiguiseuses de stress  
sans fuite organisée  
maman

or demain  
tu ne te réveilleras pas

demain  
je déchirerai les traités de paix  
les ambulances et les chevaux juments tomberont  
du ciel  
les filles balbutieront  
comme des agnelles fendues

demain  
tu seras macchabée et boîte  
passant sur les chenilles d'acier  
tu connaîtras de longs tiroirs glaciaux

demain  
tu ne te réveilleras pas

puis  
le feu t'enfermera



Si j'avais su  
que je deviendrais une grande costumière. Il  
faut que je choisisse les vêtements qui seront brû-  
lés. Je les verrai pliés et non revêtus. Son cercueil ne  
sera pas ouvert. Il sera boîte à carboniser. Essence  
d'érable ou de chêne ; aucune importance : cendres  
dans l'urne.

Choisir une urne qui n'est pas verte, Nicole était  
superstitieuse. Je ne comprends pas la peur reliée  
à cette couleur, ce que je sais c'est qu'il lui était  
impensable de monter dans une auto verte. Le vert  
liturgique = celui des dimanches ordinaires. Vert  
transgressif, turbulent, excentrique. Une dame porte  
des pantalons verts, je souris. Le vert chimiquement  
instable = celui du hasard, du jeu, de la chance. Un  
corps en putréfaction couvert de mousse. Molière  
meurt sur scène habillé de vert, les comédien-ne-s  
ne veulent plus en porter. Nous sommes en quête  
de chlorophylle. Mon jardin urbain n'a pas la pousse  
facile. Donc, pas d'urne verte pour maman.

Nicole Derail et Anne Hébert meurent à 83 ans.  
Leur code QR identitaire s'est dématérialisé.

Il y a des aberrances qui détruisent les cérémonies d'adieu. Alors je suce les perles de son collier, perles blanches de culture, pour apaiser mes nerfs ; tiendra-t-il le coup ? S'il se rompt, je me jetterai à terre pour ramasser les billes qui rouleront. Je les chercherai je les trouverai les récolterai l'une après l'autre et je rirai en renfilant les perles sur le cordon réparé. Mais le collier tiendra le coup. Anne et Nicole, vous portez des colliers de perles. Les étoiles sont-elles devenues, maintenant, leurs perles ?

Un feu de paille, et je souris car il me semble que Nicole ne s'est pas encore courbée, qu'il lui reste plein de jours où s'abriter. Que ce n'est pas encore le temps. Je n'ai senti ni ronces ni synthèse de la mort. Rien de tout cela, aucun accompagnement. Le monde continue, se moquant des mères mortes et des filles abandonnées. Derrière mon oreille, j'hallucine des essaims de mouches nécrophages. Elles ne sont pas pour moi, elles convoquent mes mamans. Elles les réunissent aussi.

J'aime écrire sur mes deux mères. Les suivre. L'une et l'autre occupent ma vie depuis longtemps. Avant la mort de Nicole, je ne savais pas que ce sujet viendrait. Qu'il prendrait tout ce temps, du Québec

à la France, de la France au Québec. Encore une fois et toutes les fois, j'aime le feutré de leurs pas. Nicole et Anne se glissent derrière moi, posant une de leur main sur mon épaule. Même mortes, leur cœur bat. Et de longs couloirs les protègent. Il n'y a pas d'absentéisme, elles arrivent et je les reçois. Dans le passage et le retravail de mes phrases.

Nicole Deraïl, Anne Hébert, je les côtoie sans aucun malaise, malgré le poids de leur cadavre. Je ne regrette ni leur vie ni leur silence. Elles me veillent.

On ressemble — nous, filles — un jour ou l'autre — quelqu'un-e l'affirmera — et ça effraie — à notre mère. Lui ressembler après sa disparition, lui redonner un semblant d'apparence.

Nicole prévoit, prédit le tracas, elle angoisse encore et encore, une anxieuse qui contamine. Son négativisme détecte les ennuis. Nicole se donne du stress et en ressent plus à la retraite que dans le temps où elle travaillait comme infirmière. En psychiatrie ; comment a-t-elle pu ressentir tant d'anxiété ? Elle n'a peut-être pas décroché de l'hôpital ? Elle est peut-être accro au stress ? Est-ce la guerre qu'elle a vécue, cachée sous les bombardements qui revient la hanter ? Elle a peur. Une peureuse de tout et de rien. J'ai envie de masser ses épaules. Or, je reste loin du contact physique. Je préfère envahir mon environnement d'énergie positive, je suis ainsi faite.

Sa mâchoire en dit long sur son angoisse. Une mâchoire de torpeur, de profonde inquiétude, qui se rapproche de la ligne d'arrivée, celle de la mort. Il y a très peu de membres de la famille encore vivants. La cohorte s'est dissoute. Maman est une des plus vieilles, à part sa cousine, son indéfectible cousine-sœur-amie-complice qui a six ans de plus. Elle pensait que Jacquie partirait avant, mais non, en 2024, on fêtera ses 93 ans ; attendre le bon jour d'anniversaire et avant la date, ne pas dire 93, ça la dérange, ça la vieillit. Je la comprends, je l'aime, elle amenait ma petite maman à l'école lorsqu'elles étaient gamines. Jacquie est également anxieuse. Irrévocablement. Elle a aussi vécu la guerre.

Difficile à comprendre tant de stress et la lourdeur de ces mâchoires de vieilles. Je pense à celles et ceux qui souffrent d'anxiété telle une maladie chronique.

Nicole stresse et me stresse. Elle ne veut pas oublier. Elle craint de confondre des dates et d'être en retard à ses rendez-vous médicaux, de rater ses paiements d'électricité, de téléphone, de câble. Pourtant, elle a toujours payé à temps. Envisage-t-elle une catastrophe au moindre retard ? Elle rédige ses chèques quatre à cinq jours avant, refuse les paiements par virements bancaires ou postdatés ; aucune transaction en ligne. Un chèque après l'autre.

Il me faut donc aller à la boîte aux lettres plusieurs fois par semaine. Un moment donné, je lui mens : je regroupe mes déplacements, poste trois enveloppes à la fois. Elle m'appelle le matin tôt pour savoir si j'ai bien envoyé sa facture et je reste calme, je lui mens. Je vais à l'épicerie et à la pharmacie pour elle, je lui demande gentiment de réunir ses courses. Elle me donne une liste le mardi et l'autre le jeudi, elle regroupe ses achats mais pas les magasins. Le dimanche, elle me téléphone, furieuse contre la température. Or, je ne sais pas quoi faire pour régler la pluie verglaçante ou les -30° ou les canicules. Je dois rester calme. Même aller à l'épicerie devient une inquiétude, va-t-il y avoir vais-je oublier. Elle me fatigue, dans l'amour constant que j'ai pour elle.

Aujourd'hui, à l'heure d'après sa mort, j'ai envie d'écrire en braille sur son corps pour le sentir une dernière fois. Être en contact avec elle, avec ses bras.

Nicole a cuit un tournedos. Viande rouge que je ne mange pas. Ça m'arrache et ça me blesse. Avoir envie de sortir et de laver mes vêtements. Me débarasser de la pesanteur glauque de chair et de gras. Me laver les cheveux. L'intérieur du nez. Je pique un haricot vert dans son assiette et repars avec son courrier à poster. Je ne lui parle plus des facilités de paiement numérique ou postdaté. J'accepte.

Je me tais. Je reste calme et disponible. Parce qu'elle, elle connaît mes incohérences, elle respecte mes indépendances, je m'accorde avec elle, je lui dois bien ça, elle en a bavé avec moi. Je m'ennuie de ses baisers.

Le visage souriant d'Anne Hébert me calme. Elle écrit sans concession ce qu'elle désire. Je traverse l'*Album d'Anne Hébert* et je la vois vieillir tranquillement sur les photos, normalement. Sa mâchoire est une dune douce. Je veux lui donner des bisous. Chère Anne.

La peau de mon cou se fripe comme une mauvaise page d'écriture, je tente de la lisser. Je la gèle pour qu'elle ne bouge plus après mes 56 ans, mais ça ne marche pas. Je regarde des photos d'auteur-trice-s et soudain, je les trouve vieux et vieilles, sans progression entre l'adulte et la personne âgée. J'ai du mal à suivre. Me demande quand changer ma photo professionnelle pour éviter ce dépaysement du corps et de moi-même. Moi-même face aux autres. Moi-même face à moi-même. Je me sens superficielle. Je paie pour tuer les cellules vieillissantes de mon cou. J'embarque dans le *coolsculpting*. Est-on plus superficiel-le adulte avancé-e qu'adolescent-e ? Où mettre les angoisses physiques ? Où se tire mon collagène ? Je commence un nouveau recueil de poèmes sur la peau. Ça devrait devenir plus existentiel que

l'angoisse du vieillissement. Le *body positive*, je ne sais pas quoi en penser, comment l'assumer pour l'instant. C'est beau et ridicule. Je suis belle et ridicule. Je suis vieillissante. Difficile à gérer.

J'ai une place vide dans ma tête. J'ai une lourdeur inhérente à sa mort trop vite arrivée. Je ressens le vieillissement, me passe la main sur le cou, une fois deux fois, ça devient un TOC, je dois m'occuper de mes orages pour ne pas m'effondrer.

Les déménageurs sourient car il n'y a que quelques pas d'une porte à l'autre, du 157 au 163, pas long à forcer pour les plus gros meubles et les électroménagers que je donnerai à ma nièce. Nicole a toujours adoré Jeanne, ça lui aurait plu ce partage familial. Les sacs de linge et deux ou trois grosses valises remplies de bibelots et de cintres seront portés à des organismes d'entraide. Je sacrifie aux vidanges des draps lourds de l'ancien temps qui brisent les machines. Des tissus épais initialisés. Jauris. Désuets tel son trousseau de mariage pathétique.

Une boîte de carton cède sous la pression ; impossible de me rappeler son dernier rire.

toujours fillette en pyjama devant ta dépouille  
toujours kidnappée sous le rire des préaux  
je ne me remets pas des chiens morts pendus à  
mon cœur  
je garderai tes caresses et un peu de poussière sur  
le sein  
tant d'exhalaisons  
brins de moi séchés



j'incise mon enfance  
marchande les souliers trop grands trop lourds trop  
saltimbanques  
étaie jusqu'à la moelle mes regards loin des jardins  
fleuris  
je n'espère plus  
je me déchausse pour mieux guérir  
aujourd'hui devant les  
cendres  
je ne crois plus en la rédemption

il pleut des flaques de sang  
des chants guerriers que j'hallucine  
les portes d'hôpitaux restent fermées  
tu étais là dans la mort encombrée  
sans mes adieux    je rôde  
et ne trouve ni la parcelle de terre  
ni la branche de lavande  
ni l'urne trop restreinte pour une femme si grande  
*comment as-tu pu partir si vite ?*  
je perds  
le calme des trottoirs pour mieux pleurer  
  
*nicole je te voulais éternelle*  
  
*pourquoi détestais-tu le vert ?*

j'ai marché aux pieds tant de fois trop de fois  
soumise aux tambours des Pères d'Église  
je m'astreins à tout comprendre  
les chaînes des premiers catéchismes à mes menottes  
les désirs suspicieux du vieil homme  
qui m'apprend  
les silences de toujours

chaque samedi le curé pleurniche  
    en ses mailles décousues  
les mères vident leurs modestes économies

dimanche la quête  
alors que les fillettes poussent  
l'Ave Maria  
    jusqu'au limon

à l'heure de l'enterrement  
j'exige une prière unique pour ma mère  
je la choisis

le célébrant regarde sa montre  
comme un tueur en série  
j'ai envie qu'il ravale ses dents

Si j'avais su  
cette violence aux alentours qui s'approche et s'insinue. Que le calme se brise aussi vite qu'il arrive. Que la mémoire porte des traces indélébiles de l'enfance à la vieillesse et que certaines personnes y sont pour quelque chose. Qu'un-e meilleur-e ami-e peut devenir une monstruosité. J'ai un cœur à vomir, quelques histoires me remontent à travers la gorge et m'exaspèrent. Mes mots durcissent lorsque les hommes mauvais viennent frapper à ma porte et m'envahir. Ils ne cessent leur malhonnêteté. Ils me harcèlent et troublent ma raison. Ils vont si vite dans leurs besognes de destruction. Dans leur engouement pour le mal et la détérioration. J'aurais dû me fermer, oublier la confiance et partir.

Je tombe dans l'incompréhension. Me lève aux petites heures, dans la presque lumière et son évanescence, et je me dis qu'ils doivent périr, ces mal intentionnés. Ces traîtres.

Découper leurs vêtements au sécateur en lanières pour les incorporer aux vidanges ou, mieux,

anéantir leur regard mensonger. Fissurer les marches d'escalier sous leurs souliers. Espérer ainsi qu'ils chutent et s'écrasent sur l'asphalte. Effacer le danger pour nos enfants. Mes enfants. Est-ce possible ? Je souhaite que le temps des offenses disparaisse pour les filles, mes filles, ma fille. Or, rien ne s'arrête, tout semble se poursuivre et aucune porte ne tient. Il y a trop de bruits incongrus. Les verrous cèdent. Les membres se brisent. Les hommes prennent. Les filles et femmes dépossédées.

Il ne faudrait plus enrubanner de rose les couettes des fillettes mais leur donner un droit unique au port d'arme. Il faudrait abattre menteurs abuseurs manipulateurs dominateurs violeurs pour que s'épanouisse la paix de l'esprit. J'aurais dû protéger mes filles de ces êtres-ratures-déchets. J'aurais dû protéger Alice de ce faux-ami.

Anne, as-tu été protégée ? Nicole, tu as tellement trop subi.

Le sang des femmes n'est pas nécessaire, il ne nettoie pas la bêtise des hommes. J'aspire à des lunes nouvelles tranquilles et à la vie des hauts glaïeuls.

Écrire n'est pas thérapeutique.

Je me convaincs qu'une chevelure rouge porte mieux les cris féminins, je me teins, je pense que l'on voit mieux où je veux en venir. Que l'explicite se profilera dans les esprits.

Je décoche ma douleur. Et tant de révolte.

Gamine, petiote, fille et floune, adolescente, femme, écrivaine, femme de lettres, quatre fois doctorante *honoris causa*, grande magicienne, druidesse, amazone, vieille dame. Forgeronne. Tailleuse de diamants, joaillière, ébéniste, charpentière, encore écrivaine, encore femme de lettres. Amie. Dans mes rêves. Admirée. « Fille maigre ». Chapelière ; Anna. Un monde sans fin et tout en femmes. Toujours écrivaine, toujours femme de lettres. Pas de lieutenant-gouverneure du Québec pour toi, tu refuses. Mais tu acceptes l'invitation de Bernard Pivot à l'émission télévisée *Apostrophes* ; tu dois apprécier le bonhomme ou tu aimes les mythes. Les mites littéraires ringardes, que j'ai moi aussi tant écoutées.

Anne, ton monde de femmes à la montagne et à la mer, de la France au Québec, un monde de mise en plis comme ma maman bien coiffée, de complicités et de forces intérieures, un monde où les femmes tendent l'oreille ; écrivent-elles mieux ainsi ? Un châle sur les épaules, un-e chat-te à leur droite et un homme caché dans le vestibule. Car les hommes qui t'entourent sont de la famille, amis, amants, connaissances littéraires ou protocolaires, il y a des hommes partout et partants, et des dandys



près de toi, il y a des doigts qui frôlent les tiens et je t'imagine amoureuse. Tes yeux sourient ; vas-tu faire l'amour ou viens-tu de le faire ? Un homme retire ses lunettes fumées pour mieux te voir te caresser.

Je t'ai vue en maillot, deux pièces et une pièce, en robe aux fines bretelles, tu étais en vacances, l'artiste dilettante qui libère son corps et emmagasine le soleil pour mieux se cloîtrer dans l'écriture. J'ai vu tes jambes et tes bras nus, et surtout ton ventre plat harmonieux sans enfantement — je crois. On parle peu à ton époque d'avortements de fausses-couches de naissances, on affirme quand même que pour la création les enfants demeurent des nuisances. Pour les femmes. Pour les écrivaines. Est-ce parce que les pères, à cette époque, demeurent des feux follets qui brillent aussi vite qu'ils disparaissent ? Est-ce parce que les enfants dessinent dans les dictionnaires ou inventent trop de mots ?

Tu es élégante au soleil. Je t'imagine aimer aussi bien les hommes et les femmes, te vautrer dans leurs joies et dans leurs ventres. Tu ne choisis pas de sexes à épouser, tu les désires à travers tes multiples sourires. Maintenant une femme retire ses lunettes fumées pour mieux te voir te caresser. Croire en la bisexualité, au polyamour ou à la tendresse donnée passée partagée tel un long souffle tranquille sur le quai d'un chalutier. Te promener parmi les eaux

variables. Choisir rivières et mers. Tu m'apparais océanique dans ton corps. Et tellement fleuve : le Saint-Laurent et la Seine.

En arrière, il y a le rocher Percé, des phares et la route escarpée de la Gaspésie, la mer froide et les bateaux de pêcheurs. Tu ramasses des agates qui ressemblent à des yeux de bébé tigre — celui que tu tiens dans tes bras lors d'une sortie au cirque. Moi aussi j'ai tenu le bébé tigre, tout jeune, avant que les clowns et toutes sortes d'animaux entrent dans le cercle ensablé du cirque. J'ai serré le bébé tigre en m'émerveillant, même plaisir que toi, mais aujourd'hui je sais que ses petits yeux ne brillaient pas comme des agates. Ce sont des pupilles dilatées par la détresse et la panique, les larmes retenues de l'exploitation et de la séparation maternelle.

Nous avons ramassé trop d'agates et les bébés tigres meurent vite dans les cirques, martyrisés. Les zoos et les aquariums me troublent.

Maman a eu un seul homme terrible dans sa vie. Un amour de soumission, de violence. De violence. Suis-je l'enfant d'un viol ?

Anne, j'aime ne pas connaître tes amours, je me permets de les fantasmer. Je ne veux pas qu'on me raconte. Mais tu murmures à mes oreilles et ça m'amuse. Suis-je indiscret ? Je feuillette tes photos de famille. Je lis ta correspondance. J'entre dans tes

maisons et me promène dans tes jardins. Je prends le train et l'avion avec toi. M'assois sur ton divan, cuisse contre cuisse. Je touche ta main d'écriture. Une chambre à nous. Je m'allonge. J'écris cette seconde autobiographie, après celle sur mon père, et je réfléchis encore sur le privé et l'intime. Sur le public. L'impudeur. Sur la censure. Sur la nécessité. Et la littérature.

Ai-je appris à écrire une autobiographie littéraire ? Pourquoi mélanger prose et vers ?

Ce livre est-il un essai ou un hybride m'éloignant des classifications ?

Trop lyrique trop poétique ?

J'ai envie de relire Hélène Monette.

je ne m'offre rien même pas le repos  
à mon bouillon d'âme en apnée  
le temps amoindrit tout  
je range les bibelots

pourtant les orages insistent flagorneurs

je m'occupe de mes orages dans ton salon  
dans ta chambre dans ta salle de bain que je vide  
dans ces instants de remplissage de valises  
et de sacs verts

il y a des boîtes lourdes de linge et ils sont là aussi  
mes tourments  
empilés au fond du carton dans tes chandails tes  
chemises de velours côtelé  
dans tes pantalons tes jeans et tes chaussettes

je retrouve mes orages dans tes placards  
et sur tes cintres qui m'invitent à les tordre

le temps arrange tout

garder tes vieilles brosses où des cheveux blancs  
sont encore accrochés  
le vintage un peu partout

le temps console

les plantes avancent leurs serres d'or  
elles mourront chez moi  
je suis une tuerie de pousses vertes

il y a un service en porcelaine  
au-dessus des laveuse sècheuse et mes mains

le temps efface tout

je cherche le *rewind* pour tenir bon  
je ne suis pas du genre à abandonner

Dans la vieille armoire de maman, je trouve une enveloppe remplie de cartes de souhaits. Je suis cette fille qui récupère toute la correspondance que sa mère décédée a reçue et a gardée. Je suis cette fille qui hésite à jeter et à déchirer les enveloppes par avion et les mots calligraphiés. J'imagine une fille qui se sépare des cartes et lettres de sa mère encore vivante et qui les lui renvoie. Je pense à la peine de cette maman qui reçoit tout cet échange épistolaire qu'elle a écrit à sa fille, combien elle peut se sentir anéantie. Je tente de saisir le rejet filial. Je n'y arrive pas vraiment, puisque la fille reste silencieuse et n'explique ni son acte, ni ses émotions, ni ses reproches à sa mère. Elle ne rédige pas de message. N'envoie aucun texto ou courriel. J'attends que la fille parle, qu'elle précise le pourquoi de son geste, qu'elle soit aussi explicite que la mort qui m'a permis à moi, fille, de récupérer les cartes de ma mère décédée.

La fille endeuillée qui est vieillissante, qui a plus de 50 ans, qui est également une mère, a gardé



une lettre d'Anne Hébert. Sur cette unique feuille de papier de correspondance, très fine, semblable au papier bible, l'autrice a été explicite : elle refuse de répondre à des questions pour une revue universitaire. La fille était alors étudiante en littérature, travaillait pour la revue *L'écrit primal* de l'Université Laval, elle avait rédigé une dizaine de questions sur l'écriture et sur le métier d'autrice à Anne Hébert, et celle-ci refusait « toutes triches littéraires » qui pouvaient la distraire ou l'éloigner de son art. Anne Hébert a envoyé promener Anne Peyrouse dans une douceur de voix réconfortante et dans une honnêteté une franchise une solidité une décision admirables. Cette lettre, la fille qui est devenue mère l'a depuis plus de 30 ans, elle la garde précieusement dans son enveloppe. Une enveloppe par avion. De Paris. Jamais elle ne se séparera de cette lettre. Jamais elle n'a eu de déception ou de friction avec cette mère littéraire — même dans ce refus de répondre à ses questions. Elle lui est toute dévouée, grande admiratrice.

Il semble impossible d'oublier cette autre fille qui ne parle plus à sa mère, qui a rompu le pain et les ponts, et la mère attend le retour au bercail, tout en étant prête à déplacer murs et cloisons pour mieux accueillir la revenante, quand elle sera prête. La mère ne peut replacer son cœur et ce qu'elle a fait

elle l'a fait dans l'imperfection et l'impatience de celle qui écrit et qui a ses traumatismes. Elle pense aux enfants du *Refus global*. Elle a toujours des références artistiques, peut-être est-ce nuisible dans une relation parents / enfants ? Et elle pleure.

Hébert n'a pas d'enfant, elle n'a jamais reçu de cartes de souhaits d'un fils ou d'une fille. Elle n'a pas triché avec sa vie d'écrivaine, elle s'y est consacrée. Femme nullipare, peut-être, sûrement, qui sait ? Écrivaine s'épuisant à l'ouvrage des mots et des livres, et non aux tâches de l'enfantement, de la maternité, de l'éducation, de l'accompagnement, de la disponibilité et de tout ce que la mère peut donner et offrir, réussir et manquer.

Être mère est inhumain, antihéroïque, trop grandiose pour une réussite complète, pour la perfection totale ; c'est une catastrophe assurée à plus ou moins grande échelle. Mais c'est aussi l'un des plus troublants poèmes.

La vieille fille endeuillée espère que ses filles garderont précieusement la lettre d'Anne Hébert, en héritage.

Mon amie d'enfance me remet un paquet de cartes de souhaits que ma mère lui a envoyées, durant plusieurs années. Nous les lisons. Je lui parle aussi des agendas QuoVadis que Nicole remplissait un jour après l'autre, d'une calligraphie minuscule, et de ceux trouvés aux archives d'Anne Hébert.

Si j'avais su

maman et ses agendas QuoVadis. « Non, je ne suis jamais seule avec ma solitude. » Elle écoutait l'émission française *La Grande Librairie*, il y a des citations, comme celle-ci, parsemées entre les pages, avec peu de références ou aucune. Elle retranscrit les mots des autres. Des dizaines de QuoVadis couverts de minuscules lettres s'entrechoquant. Elle y détaille sa vie et ses rendez-vous, elle y inscrit ses pensées et ses états affectifs, elle dévoile son corps, décrit sa famille d'ici et de France. J'y discerne une œuvre étonnante, quelque chose de stimulant qui me remplit de fierté. « C'est louche d'écrire de la poésie. » ; « La vraie gloire est ici. » ; « La vie en dépit de tout (la vie ouverte, unique), le tout sur le rien, ce tout provient d'une donation totale, la splendeur de l'aube le soir, du ciel étoilé — mon œil, mon oreille ont capté tout cela. L'éternité se ramasse toujours dans un ici et maintenant. » J'ai l'orgueil à flot : ma mère a inventé un nouveau genre littéraire, celui qui passe du rendez-vous chez la dentiste

à une grande peine amoureuse, celui qui additionne certaines dépenses d'épicerie à la méchanceté de l'époux, celui qui décrit la dureté météorologique de l'hiver québécois et le décès d'un proche en France pour mieux s'en rappeler, celui où une de mes partances côtoie la peur qu'elle déclenche et le calcul précis de la sortie de tel ou tel REER, celui où la révolte d'une attente trop longue pour une opération de la cataracte se mélange aux disputes avec le fils, à ses humeurs. Celui où un attentat, un tremblement de terre, un procès contre un violeur ou un tueur en série sont précédés par une recette de mousse au citron ou se clôturent par une victoire de Wimbledon. Et tant de citations : « Être jeune, c'est n'avoir perdu personne encore, mais ensuite nos morts nous entraînent avec eux et chacun est un rocher jeté dans notre mémoire qui fait monter notre ligne de flottaison. »

Ma mère n'est pas une diariste, elle revendique son écriture d'agenda. Mi-novembre, Nicole ressent déjà l'anxiété de ne pas trouver le bon format pour l'année qui s'en vient, la bonne sorte : hauteur et épaisseur, espace pour écrire chaque jour. Surtout pas une couverture verte. Pas trop petit, pas trop gros. Je commence le magasinage. « Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce qu'on possède. » Elle ne copie pas Anaïs Nin, elle relance la forme

et le format. Ses réflexions passent du corps à l'âme, témoignent de la société d'ici, plongent dans une réelle intimité, marquent l'ordinaire et la météo, dévoilent la vie intime d'une femme immigrée. « L'écriture se compare au tricot. Écrire, c'est manuel, petit à petit, on voit le thème qui apparaît, les aiguilles sont nos crayons. »

À la fin de l'année, les QuoVadis pèsent le quadruple de leur poids de départ. Ils sont couverts d'une encre serrée sur elle-même. Parfois, à cause des ratures, la mine du crayon Bic transperce le papier. Je passe le doigt sur la déchirure. D'autres fois, des gestes de colère ont marqué la surface, on dirait des cicatrices. J'essaie de lire en dessous des égratignures, je deviens voyeuse. Indiscreète, le suis-je ? Sûrement. Maman, es-tu là ? « La vie est insupportable mais le pire est qu'elle s'arrête. »

Aux archives, je retrouve un QuoVadis 1997 presque vide. Anne Hébert écrit très peu. On pourrait y lire : des rendez-vous chez le coiffeur ou chez la pédicure, des prénoms semés, la visite d'une amie, un déménagement. Une fête donnée pour la sortie d'un livre, le renouvellement d'une assurance, des lectures, des séances de signatures à prévoir, un concert intime, des anniversaires, coiffeuse, dentiste, pédicure, le retour de Monique.

Anne Hébert et ses passeports. Il y a des évidences. Elle passe la douane, alors je deviens douanière, m'imaginant lire un passeport fictif et qui pourrait être vrai :

Name / Nom et prénom : Hébert Anne

Birthdate / Date de naissance : 1916-08-01

(si on inverse le 1<sup>er</sup> août, ça donne le 8 janvier, qui est mon jour de naissance ; si on remplace le deuxième 1 de l'année de naissance d'Anne Hébert par un 6, ça donne mon année de naissance ; Wikipédia confirme ... )

Birthplace / Lieu de naissance : Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, Québec, Canada

Sex / Sexe : F

Height / Taille : 168 cm (pourquoi pas ? Quatre centimètres de plus que moi, elle semble tellement plus grande, ou est-ce que je me trompe sur ma hauteur ?)

Hair / Cheveux : Gris (avec toupet, frange)

Eyes / Yeux : Verts (je pense, je la dévisage dans de multiples photos ... Oui, yeux verts, je trouve que la couleur des sourcils m'apparaît également importante, mais bon)

Passport issued at / Passeport délivré à : Paris, France (y a-t-il un consulat canadien à Paris ? Délivré au Marché de la poésie ?)

Children / Enfants : (sans réponse)  
On / En date du : Jour de la marmotte  
Expiry date / Date d'expiration : Toujours  
trop vite

Elle revient vivre au Québec au début de l'année 1998. « La France n'a pas le privilège de la langue française. ». J'ignore qui Nicole cite dans son QuoVadis, elle oublie souvent de nommer les références. Elle ne s'impose pas de notes en bas de page.

Nature morte en photo : napperons frangés rectangulaires, genre Cercle des Fermières, assiettes plates, assiettes à soupe, tasses pour le thé ou le café, verres pour le jus ou l'eau, ustensiles en argent bien placés, carafe, bol de fruits, beurrier, sucrier, petit vase à fleurs, biscuits soda, tranches de céleri et pain de ménage blanc épais avec couteau à trancher. La sévérité d'une table en bois d'ébène laisse quand même présager la convivialité d'un repas de famille. Qui sera là avec toi, Anne ? Nicole a-t-elle aidé à mettre la table ? Je feuillette vos albums photos.

J'aurais voulu un ultime repas avec Nicole. Au moins lui voler un dernier haricot vert.

Anne, dans la grande salle à manger, tu préfères la chaise d'osier devant la cheminée où brûle un feu qui te permettra de respirer lentement et de lire.

Nicole, je t'ai offert un fauteuil où tu pouvais surélever tes mollets. Tu t'y assoupissais. Il est maintenant dans mon salon près du poêle à bois. J'y écris. J'y lis.

« Chacun a un livre quelque part qui l'attend. »  
As-tu noté cette citation pour moi ? Je glisserai tous mes prochains livres en arrière de ta pierre tombale. Ils te parleront là. Pour que tu ne sois pas seule avec la mort.



les pages de tes QuoVadis sentent toi  
je ferme les yeux

tant de gens vivent dans l'encre de tes mots

les carcasses de partout les robes évanouies  
les photos enneigées les bibelots qui écrasent les  
espoirs  
je m'enroule sur moi-même  
ne peux retenir l'incontinence des émotions  
ça sort en carences  
en hennissements de chevaux juments éventré·e·s  
sous les obus  
ça crie dans ma tête la perte  
et les herbes noyées par le vomi des agonisant·e·s  
l'horreur se dépose dans les jours  
où je ne te reconnais plus

Si j'avais su  
l'été 1917 est chaud et tu es presque nue, tu as 1 an.  
Ton cousin Saint-Denys te tient dans ses bras pour  
éviter que tu ne tombes et il t'embrasse sur la joue.  
Ce sera lui qui tombera avant toi, bien trop jeune,  
et désespéré.

Saint-Denys t'enverra des cartes minuscules, si  
belles, qu'il a peintes. Je l'imagine penché sur un  
monde minimaliste, unique et intime qu'il espère  
partager seulement avec toi. Il fera l'éloge de ta jeu-  
nesse, de ton front et de la gravité de tes yeux d'or  
rêveurs. Tu réponds à ses lettres, vous entretenez  
une correspondance.

Peut-être avais-tu deux bureaux : celui de l'écri-  
vaine et celui de l'épistolaire. Sur la photo, je dis-  
tingue des enveloppes à la bordure bleu blanc rouge,  
celles que l'on envoie outre-mer, par avion, rue de  
Pontoise Anne à Sainte-Catherine-de-la-Jacques-  
Cartier Saint-Denys.

Je me lance un défi. Ou celui-ci s'impose. Je  
veux trouver la toile de Jean-Paul Lemieux, celle

de ta collection privée, accrochée au-dessus de ton divan, surplombant tes épaules. Je cherche des reproductions de cette œuvre dans les journaux et sur internet. Toutes les images sont floues, en état de brouillard, ou la numérisation est pixélisée. Résolution surréaliste ou œil d'insecte qui décompose les mouvements et crée un carrelage étrange. En fin de compte, on la censure. *Kamouraska*, 1971, personne n'a le droit d'y accéder, sauf toi et tes invité-e-s. Ma quête n'aboutit pas. Ma relation intime avec toi en prend un coup, ne veux-tu pas me laisser entrer dans ton cercle d'ami-e-s ? Je suis en colère face à ce cadre qui m'exclut. Je voudrais tant m'approcher de cette complicité littérature et peinture. M'asseoir sur le divan entre vous ; Anne et Jean-Paul.

La toile tel un long rectangle. Une fenêtre horizontale ; un rétroviseur étiré sur, peut-être, deux teintes avec leurs nuances, je ne sais pas lesquelles. J'essaie aussi de comprendre l'amas de neige fripée, en tas, ou est-ce un trou dans la glace ? Ce n'est pas pareil, c'est même l'inverse. L'oxymore d'un regard qui aimerait savoir : neige ou glace, terre ou rive, fleuve ou ciel. Réel ou fantasme. Vérité ou mensonge. Où se situe notre relation ? Nicole ? Anne ?

« C'est elle et ce n'est plus elle », tu caractérises ainsi chaque scène quotidienne qui transparaît dans les tableaux de Lemieux. Tu vois ses personnages

au bord des toiles qui veulent tomber. Pour fuir leur quotidien et cette temporalité de l'ordinaire. Mais l'œil artistique transfigure, apprivoise, renouvelle « ce qui est et ce qui n'est pas ». Valéry définit la fiction par cette formule. Ces deux expressions sont étrangement ressemblantes, l'une pour la réalité ordinaire : « C'est elle et ce n'est plus elle » et l'autre pour la fiction : « Ce qui est et ce qui n'est pas » — cette façon de comparer réel / fiction me hante. J'y crois je l'applique l'explique et l'enseigne. Je ressens « ce qui est et ce qui n'est pas » dans mon écriture et dans ma vie. Ce qui m'effraie et me soulage. Me pousse à l'étonnement et à la création. Qui devient un vers de Rimbaud que je porte depuis mes treize ans : « Tout se fit ombre et aquarium ardent. » Depuis mes débuts d'écriture.

Je ne veux pas expliquer les liens sous-jacents que je perçois dans les mots d'Hébert et de Valéry. Dans les couleurs de Lemieux.

La pulsion, l'intuition, l'inconscient m'assurent qu'il y en a.

Nicole, tu flottes dans ce livre en état d'être et de non-être.

Anne Hébert, aussi.

j'avale

le néant destructeur

tout nous sépare

même mes hallucinants cauchemars

En Camargue, les iris poussent. De partout, des jaunes et des mauves. Sur les bas-côtés. Comme de mauvaises herbes. Comme des coquelicots. Mon âme a mal dans la résidence d'écriture où je passe le mois de mai. À Vauvert. Près des vignes. D'un canal. Loin du village. Ce n'est pas l'environnement qui m'attriste bien évidemment, mais le contexte littéraire demeure lourd.

Certaines tuiles carrées orange et grises du plancher claquent sous mes pieds nus, j'ai peur de me pincer ou de me couper.

Le pollen part au vent et mes fenêtres restent ouvertes toute la journée et toute la nuit. J'enlève les moustiquaires, heureusement les étangs n'ont pas encore laissé émerger les sucs de sang qui m'aiment tant. Le vent aspire temps et lieux. Je suis souvent bien, même sans écrire.

J'éternue sans cesse lorsque je suis le cortège de ma tante qui vient de mourir. Le cimetière est rempli de famille et d'ami-e-s. Ce décès : un triste, vraiment

triste hasard. Un timing déstabilisant. Un signe de je ne sais trop quoi. Ma tata est décédée deux jours après mon arrivée en Camargue. J'allais justement prendre de ses nouvelles. Dans le défilé des gens, je ne reconnais personne. Même pas mes cousin·e·s.

J'ai un SOS planté bien profond.

À Québec, j'ai déposé de la lavande séchée sur la tombe de Nicole. Lorsque je la change, une belle poussière tombale se volatilise. Les angelots sculptés se ressemblent, échangent entre eux des regards vides. Nous, les vivant·e·s, achetons les mêmes pierres tombales dans un catalogue, avec quelques extra en plus. Seuls les noms et dates diffèrent, un peu la police de caractères. C'est débile. Nous sommes cloné·e·s. La pierre tombale de ma mère ressemble à plusieurs autres, son allée aussi. Connaître le numéro de l'emplacement de la morte devient primordial, autrement je me perds, je ne retrouve plus sa tombe. Je retourne à la maison triste frustrée en colère contre le monde des vivant·e·s et des mort·e·s, j'ai oublié de noter le numéro de l'allée et celui de la pierre tombale — mon chien ne parvient pas à flairer la puanteur du bon cadavre.

En ce lieu, mon chien est interdit, mais puisque Nicole l'adorait, je l'y amène chaque fois.



trop de maisons détruites  
trop de téléphones pour prévenir  
trop de frontières à faire bramer  
finir ainsi alors que les chat·te·s survivent  
balancer grincer de solitude  
nulle place dans les cimetières  
aux quatre coins cardinaux  
petites croix milliers de croix

deux sœurs choisissent un arbre une lune  
dans le catalogue des pierres tombales  
comme tant d'autres

sœur tu enfumes  
le sable à nos pieds s'endurcit  
à coups de bâton je creuse  
dans le bris de nos noms déracinés  
je creuse pour que mère revienne  
en quête d'un chemin  
impossible

nos iris inadaptés d'abandonnées

la nuit étale ses néons tueurs  
c'est comme ça que ça marche

je hurle sans sommation    je cloue les mots  
ma colère au fond des viscères se chie petit à petit  
me voici  
    léchant plaies  
    vomissures  
révoltée disséquée perdue

je deviens population errante orpheline  
je me flambe me coupe me détruis  
je déchire mes lèvres ampute mes mains  
je hache mes doigts m'arrachant pour retrouver  
une mère prophète  
marchant sur les eaux  
meneuse d'horizons

je n'ai plus de bras maternels

Si j'avais su  
les allées des cimetières. En suivant le chemin et  
en arrivant près du caveau familial à Nîmes, je ne  
pensais pas lire tant d'inscriptions sur la large pierre  
tombale. Il fallait que j'apprenne le sens et le rôle des  
tombeaux. Je n'ai pas cette notion, suis l'immigrée,  
de l'autre côté de l'océan, dans un autre continent,  
qui doit se rappeler le nom des mort·e·s, quand et  
comment ces personnes sont parties. Moi qui ne  
vais pas aux enterrements éloignés et qui avais ma  
mère en guise de mémoire mortuaire. Qui me rap-  
pellera la mort de l'un·e et de l'autre ? Désormais,  
je suis en première ligne. On me téléphonera pour  
m'annoncer : « Il, elle, est parti·e. » Il faudra que  
je donne mon numéro de cellulaire. Je fouille sur  
les réseaux sociaux pour retrouver mes cousin·e·s.

Je revois tout. Précisément. Sur le trottoir, ou  
« retrottoir » comme disait ma fille enfant, est  
ordonnée une rangée de bouquets en faction. Cha-  
cun unique avec son nœud papillon, sa cocarde et  
ses mots brodés. Le ventre du caveau est ouvert

et sur la haute pierre tombale dressée, je lis des noms étagés, plus précisément des prénoms suivis de DERAIL, à la fin de chaque vers angoissant. Cette lecture déclenche un incroyable effritement, une bouffée de sable râpeux au fond de mes poumons, une dégringolade d'émotions causée par toutes ces morts vécues de loin. Je pensais que m'enraciner dans le pays d'accueil était primordial, je ne savais pas que suivre les « défilés » funèbres l'était. Pleurer ses défunt·e·s.

Mamie Marguerite ou Guiguite, papi Lucien ou Lulu, tonton Christian, et Antoinette ou Nénette ou tata.

Antoinette Derail allait intégrer ce lieu sans retour.

Tant d'un même coup, plus le rappel du décès de Nicole ou Nico ou maman. Trop de macchabées fracassaient mon esprit. J'étais submergée, mais ne voulais pas paraître plus atteinte que les enfants de tata. Mes cousin·e·s. Me suis mise en retrait pour ne pas déranger par mes pleurs. Pour ne pas avoir le monopole de la peine. La Québécoise qui chiale plus que la famille de France. Je ne comprenais pas tout ce débordement, alors les autres comment le pouvaient-ils ? J'étais vraiment désolée. Pour l'incontrôlable émotivité.

Trois enfants réunis devant le cercueil maternel fermé, une main posée sur le bois, pleuraient.

Après quelques minutes de recueillement, les proches ont été invité-e-s à rejoindre les enfants de Nénette, un amalgame de petits-enfants et de famille directe, des liens de parenté bien définis. D'autres personnes ont intégré la bulle intime et posé leurs mains sur le cercueil. J'aurais dû me glisser dans cette cohorte, mais je suis restée à distance. Moins qu'un océan mais pas loin. Je n'ai pas osé, surtout je n'ai pas décodé la réalité, celle d'être une proche. Je restais l'étrangère qui tentait d'identifier les traits connus des visages, et qui n'y arrivait pas. Mon cousin, où était-il ? Mes cousines, qui étaient-elles ? Les pies se posaient à l'entour — restaient silencieuses. Les pies ne vieillissent pas.

Ma tante vient donc de mourir. Je suis en France et je ne reconnais pas mes cousin-e-s. En décalcomanie, je colle ma mémoire, mais je ne me souviens ni de leur visage ni de leur voix ; point de concordance possible. Ils et elles sont vieillissant-e-s, je le suis aussi. Je ne les ai pas vu-e-s depuis 30 ans. Tellement d'absence entre nous. Et la pierre tombale porte beaucoup de noms et celui de ma mère n'apparaît pas, il faudrait demander de le rajouter.

Indiquer sa mort sur deux pierres tombales : une au Québec et l'autre à Nîmes ; est-ce permis ?

J'ai manqué tant de décès. Aujourd'hui, je reconnais la photo de ma tante, celle qui était ma marraine.



Les personnes photographiées sont-elles plus identifiables que celles réelles ? Étrangement, Nénette meurt lorsque je suis en résidence d'écriture pour écrire sur ma mère décédée le 23 avril 2020. Je représente ma mère, Nico ou Nicolo aurait été heureuse de ma présence, lors de cette cérémonie.

En ce jour triste, le mistral porte le pollen. Le muguet est déjà fané et moi, j'éternue comme une malade.

Sur la pierre tombale à Nîmes : Lucien Derail (son père, mon papi), Marguerite Derail (sa mère, ma mamie), Christian Derail (son frère, mon oncle) et Antoinette Derail (sa belle-sœur, ma tante, ma marraine). Je n'ai pas noté les dates. Je ne suis pas dans un reportage littéraire.

Sur la pierre tombale à Québec : Nicole Derail, 1937 — 2020. Il y a de la place pour d'autres noms. Peut-être quatre, il faudrait que je vérifie sur le contrat de la coopérative funéraire. Penser à cette recherche déclenche une de mes crises de ventre, trois heures de souffrance pour une idée si vite écrite et effrayante.

Les flots de mes mots et ceux de la Méditerranée traînent l'absence et la mort. Le ciel bleu ne me détend pas car la pierre tombale reste triste. Je n'ai pas peur de pleurer, je sais qu'en fin de compte ça relaxe par où ça passe.

Assise seule au bistro, des personnes en costume chic sourient, causent fort et projettent leur accent. Elles avalent leur café bien tassé, en deux ou trois gorgées à travers leurs paroles qui ne cessent de monter d'un cran. Hier, il y a eu l'enterrement ; aujourd'hui me surprend un mariage alors que je sirote mon sirop à la menthe. Ça klaxonne. Les autos se garent n'importe où. La rue principale est bloquée. Les gens chahutent, s'appellent par leur prénom, s'embrassent et se complimentent. Un condensé d'existences variées unifiées. Le marié est vêtu d'un smoking bleu. Les gens sont bronzés à l'extrême. Ils parlent de manades, de tauromachie et de COVID. Ils taquinent le marié. Ils projettent des sons des vocables des accents qui me séduisent : « Ça va Marcèl-e ? Ça va mon p'tit Filou ? » J'adore. Je me laisse porter. Ici maintenant. La joie. L'amour. L'avenir. Leur sueur doit goûter le sel de la Méditerranée. Je souris ; toute cette communauté bruyante m'accepte. Moi, l'étrangère qui attend la sortie de la mariée. Image clichée. Je suis le mouvement de joie, j'applaudis.

Seule à ma table de bistro, envahie par cette ambiance, j'écris dans mon calepin : « Il passe le monde couvert de cendres, elles s'estompent les lettres d'adieu. Quand nous nous tairons, c'est que

nous aurons échangé notre passion pour de la poussière d'os. Il ne faut pas. »

Les arbres des cimetières s'élèvent jusqu'au ciel, ceux-là ne sont pas les seuls aujourd'hui qui y parviennent.

il y a des places publiques  
où décapiter les oiseaux du possible  
où regarder les cieux à travers les fenêtres

ça se masque dans les rues  
comme on crache à terre derrière les êtres malades  
on boit des cocktails Molotov qui éclatent nos têtes  
on rampe pour sauver nos peaux et *toi*  
*pourquoi meurs-tu*  
telle une déchirure incessante

mes bottes restent au placard  
péril en la demeure je lutte et  
retiendrai en tristesse    ton dernier baiser

lourdes prières entrailles et bataclan de cercueils  
le croque-mort se réjouit  
il porte bien les âmes détachées  
il pétrit ma mère de ses mots violeurs

il lave tout  
parties génitales dents yeux  
sur de petits restes vierges  
s'y concentre  
sa langue mille et une fois  
misérable sans fanal  
il déclenche les soufrières  
conduit les carrioles  
de nos fantômes

je serai enfant solitaire    buvant la boue  
ayant famine



Si j'avais su  
vos corps de tendresses et de paroles. Au bout de la route, il y a un bistro où vous vous retrouvez. Vous commandez des breuvages différents. Nicole : une tisane. Anne : un café. Ou autre chose ? Je ne sais pas. J'ignore s'ils vous désaltèrent, mais je vous entends rire. De joie vivante et physique. Et ça me rassure. Pour la suite des choses. Pour la fin des phrases.

Je bois un sirop à la menthe ou une Orangina ou une limonade grenadine ; je découvre une boisson pétillante à la violette, je trouve que c'est romantique. J'aime ces variations de couleurs.

Une chienne traverse la rue, se couche entre les tables de la terrasse. Elle est grosse. Encombrante. Bien installée. Une chienne identique sort du bistro. La propriétaire a le goût de préciser : « Ce sont des sœurs, de vieilles sœurs. » Je ne demande pas leur nom, car je les connais : Anne et Nicole.

Nico : tu aimais le midi. Tu y retrouvais un total bonheur.

Anne : tu as écrit *Kamouraska*.

Vous êtes petites et grandes, jeunes et vieilles, vous avez des cheveux blonds des cheveux blancs, d'un blanc épais qui me coule dessus. Me recouvre. Me convertit au calme.

Je suis de celles qui continuent à positiver. Qui reniflent les effluves matinales et s'étonnent d'entendre la vie extérieure.

Pourtant j'ai des scénarios morbides, plusieurs fois par jour, que je repousse. Je m'extasie des champs verts et des fleurs de moutarde. Des énormes pavots. De la terre gelée. Du terreau des premières fertilisations. Lorsque l'eau ruisselle du sol, je trouve les sourires épanouissants et les enfants qui pataugent merveilleux. J'hésite entre baisser et remonter mes lunettes de soleil pour percevoir la justice des belles choses. Celles irrémédiablement victorieuses.

Anne Hébert, fillette, j'aurais pu t'adopter. Bajoues rondelettes. Orteils ankylosés par le frette de l'eau du Saint-Laurent, pas salée. Chevelure comme un bol de bois lourd qui tombe sur ta tête, bol chantant tibétain où tu entends peut-être déjà les mots de la poésie. Mais le vent décoiffe. Je sais que tes mèches sentent Kamouraska et Sainte-Luce, Berthier et Saint-Jean-Port-Joli.

À deux ans, tu as la frange ; un toupet québécois qui a du toupet français ; tu vivras entre le Québec et la France ; tu connaîtras les nuances langagières et sémantiques des deux continents. Ton front lisse se plissera et se fripera. Se tachera-t-il de vieillesse ? De ces éclaboussures de boue qui changent la texture de la peau — îlots séchés, croûtés ? Tu accueilles sûrement ces projectiles dans le dos sur le côté de la cuisse sur les avant-bras sur le décolleté une tache qui tire vers le bas tel un vieux sein une tache sur la joue ou sur la tempe.

Si on ouvrait cette tempe elle contiendrait beaucoup de livres et de mots.

Anne Hébert, femme, j'aurais pu te demander en mariage. Tu es belle, assise ou debout ou allongée. Tu occupes les paysages pleins et vides, les pièces des maisons et les jardins, les divans et les chaises de patio, les escaliers des photos officielles et des remises de prix. Tu refuses d'être une figurine d'apparat, alors ton sourire demeure honnête, pas de faux-semblant. Je t'ai vue en maillot sur des photos, des clichés qui glissent sur ta peau nue que tu ne dévoiles pas lors des séances de photographies protocolaires ; les journalistes n'y ont pas droit, tes lecteur·trice·s non plus. Moi, j'ose regarder longtemps ton maillot fleuri, tes cuisses et ton ventre.

Imaginer la transpiration ou les gouttelettes de la Méditerranée et des piscines d'hôtels. Pressentir les personnes que tu fréquentes, qui étalent ta crème solaire, qui rient avec toi dans tes photos de vacances, celles que tu as conservées dans un tiroir de la commode et qui, maintenant, se retrouvent aux archives, livrées aux yeux indiscrets. Je suis voyeuse. J'entre dans ton intimité, je suis tellement près de toi, donne-moi la main !

Je t'ai toujours trouvée magnifique. Ton profil calme, ta chevelure blonde blanche ton nez le pli de ta joue tes lèvres fines entrouvertes paisibles sensibles réflexives je t'ai toujours jugée intense et réservée à l'essentiel ; amusante aussi dans tes jupes fripées et ton col roulé. Lunettes de soleil de star, pointues, à la mode pour toi et vintage pour moi.

Et cette frange, celle qui déborde d'un bonnet en laine crocheté, d'un foulard noué sous le menton, du mortier pompeux lors de la remise d'un diplôme *honoris causa* de l'Université de Toronto, sous un bob (Maman les adorait. Vous auriez pu partir ensemble à la plage). Celle bien aplatie ou qui prend le pli du vent. Cette frange toujours visible semble dissimuler secrets et indiscretions dans un des portraits à la gouache réalisé par l'amie Monique Bosco. Te connaître et te méconnaître. Amours et enfants : dissimulations. Vie privée et vie publique :

différenciation. Écartèlement. Une chambre pour l'intimité et un espace, carrément un paysage du Québec à la France, pour l'écriture. Pourquoi les femmes se contenteraient-elles d'une chambre ou d'une pièce, alors que le monde s'écrit ?

Ta vie archivée et dévoilée : fantasmagories.

Ta frange ne cache pas ton arcade sourcilière. Lèvres et dents se réservent la fulgurance de ton sourire, alors que tu resteras avare de paroles. Tu iras recevoir ton diplôme *honoris causa* à Toronto parce que le déplacement est payé mais avant tout parce que tu n'as « aucune allocution à prononcer » — tu le précises dans une de tes lettres. Tu n'es pas une grande parleuse ni une bête sociale, peut-être as-tu mal au ventre de stress ? Je sens que tu aimes partir et voyager, ainsi tu profites de certaines invitations qui correspondent à ta personnalité. Les séances publiques t'emmerdent. T'angoissent aussi. Je crois. On se ressemble. On pourrait partager la même chambre d'hôtel et jouer au Scrabble dans les trains. Se raconter nos lectures.

Tu es vieille et je décèle sur tes mollets de minces ramifications. Si on regarde de près, tu as des varicosités sous ta peau bronzée. J'aime tes souliers plats confortables de marcheuse. Les os de tes chevilles y semblent bien protégés. On pourrait randonner ensemble.

J'aurais aimé passer mes doigts dans ta chevelure  
comme si toutes mes phalanges étaient les branches  
d'un peigne qui ramassent ton intégrité,  
celui de l'écrivaine se consacrant à ses mots.

je file le désert de mes couvertures  
poursuis la marche lourde de ton décès  
je grimpe une roche puis l'autre  
y côtoie mes peurs dictatures  
celles qui malmènent le destin  
je reste amputée  
assoiffée d'hier et de bijoux rutilants

des coups de crosse et de chocs électriques  
les feux dans les rues dans les forêts  
dans les pays de mon âme  
ton appartement implique un drame  
de salon et de cuisine profanés

je me fragmente  
et ton plancher sent le vomi  
qu'il faudra laver



je laisse mon amour sans empreintes  
devant les murs aseptisés  
sœur et moi on torche on déménage on racle  
jusqu'au fin fond des sanglots  
je suis fille grillée au détergent où taire mes peines

Si j'avais su  
emmailloter maman dans une étole blanche, lui  
offrir encore plus de chaleur. Je tombe sur une petite  
photographie carrée d'Anne Hébert, en noir et blanc,  
elle sourit. Elle doit avoir trois ou quatre ans. Sa vie  
est dans ses commencements. Elle se feutre dans  
les bras de sa mère. Mais surtout dans une peau de  
renard blanc.

Photo de femme :

Anne, tu fumes élégante tel un grand cormo-  
ran, tu me regardes de biais. À ton époque, devant  
ta Underwood, on t'aurait prise pour une secré-  
taire qui aime les tailleurs ou qui suit la mode en  
s'enserrant la taille d'une jupe évasée. Tu tiens une  
cigarette entre deux doigts. On t'aurait prise pour  
une standardiste souriante, pour une promeneuse  
du dimanche assise sur un banc devant un bassin où  
les amoureux s'embrassent et où les enfants piaillent,  
tu aurais quand même un crayon et un bloc-notes  
en main. On t'aurait prise pour une ménagère

inventant une recette ou pleurnichant dans son journal personnel. Quand as-tu compris que tu étais écrivaine ? Bien avant les autres. Lorsque tu dévoiles que tu écris, ils te demandent pour qui, pour quelle compagnie, pour quel magazine ou journal, ou si tu es mariée. L'étais-tu ? Tu passeras pour la fille de ton père, pour une mère, puis on te considérera grand-maman, Anne ; l'étais-tu ? On te demandera si tu rédiges tes mémoires. Les prix littéraires s'accumulent, mais il faut du temps pour que changent les mentalités. Quand je réponds que j'enseigne, on me demande à quelle école, on envisage parfois le cégep et plus rarement encore, l'université. Lorsque nous annonçons que nous écrivons, on imagine un club de loisir. Une bonne femme dilettante. Un mécène. Un homme qui paie les factures. Nous deux, Anne et Anne, nous nous enveloppons alors d'un chandail chaud et nous retournons à nos mots, nous nous disons que d'autres se battront — un peu dommage, je sais — mais nous préférons écrire.

Ton espace est le mien. Je te découvre toute pantalon toute jupe et chapeau rayures et fleurs, souriante et sérieuse, je te surprends de profil et de face en ville et en nature le regard droit et la tête penchée avec le bob enfoncé et la frange de côté les lunettes de soleil sur un canot, ou tu es bébé dans le berceau. Je traverse tes âges. As-tu été adolescente ?

Toi et ta chambre. Tu es tout de suite une grande fille une grande dame. Mes doigts glissent sur le plastique protégeant les clichés, tu t'invites même devant moi en chemise de nuit ridicule pleine de froufrous et tombant jusqu'à tes chevilles, on ne voit rien de ton corps. Puis, il y a ta silhouette face à cette fenêtre où tes mains tiennent un manuscrit ouvert que tu lis ou relis. Ces photos manquées, à contre-jour. Tu n'es plus qu'ombrage concentré sur la lecture. Tu te distances de celui ou de celle qui te photographie. Tu es dans « ce qui est et n'est pas. » Réalité et fiction. Vérité, mensonge.

Photo de club social :

Réunion fastidieuse, coupe à la main, ton regard fuit et imagine un vers à écrire ou une phrase à modeler. Tu n'aimes pas « ces triches littéraires », même si elles te permettent de revêtir d'étranges colliers et de fines boucles d'oreilles. Même si un haut gradé te greffe au sein une cocarde rouge et blanche, celle prestigieuse du Prix du Gouverneur général. Tu souris par politesse, gentillesse, c'est bien sûr agréable une reconnaissance littéraire, mais un essentiel te ramène rapidement à ton texte : il y a un personnage qui tempête et tu ne sais pas encore ce qu'il va advenir.

Aux archives Anne-Hébert, j'écoute sur cassette audio un récital où tu as été invitée à lire. Tu es

présentée par Ben Z. Shek au Festival international de poésie de Toronto, je crois, est-ce bien ça ? Ai-je le droit de me tromper ? Le 30 octobre 1975. Ta voix. Tu t'élèves femme de lettres. J'entends ton déplacement jusqu'au micro. Puis, une réplique qui explique ce que tu vas lire. Je t'imagine les yeux penchés sur un de tes livres, des poèmes ou une prose ou les deux, tu es dressée droite devant le lutrin, ne voyant pas le public, écoutant l'écho de tes propres mots dans une intense nervosité retenue. Tu lis avec une voix fluide de petite marchande de vers, une voix de croqueuse de prose. Ta voix me brûle, elle est légère et amicale. Elle sait envahir mais ne monte pas le ton. Tu restes douceur velours bois léger tu te lies à nous. À Nicole et à moi. Tu t'adonnes à ces lectures car tu passes ton texte au gueuloir et c'est bon pour lui, y progresse ta relation avec le langage et s'y révèlent les corrections possibles.

Anne Hébert, on t'encense on t'éloge on t'idolâtre et tes épaules restent celles d'une femme concrète et ton regard se tourne sans cesse vers les touches de ta Underwood ou de ton ordinateur, tu ne romps jamais avec ce que tu es — avec les noces littéraires.

Tu ne flanches pas devant l'orgueil et sous les applaudissements.

Tu écris. Sans triche.

Tu sais qu'un jour tu arrêteras quelques secondes ta lecture publique pour remplacer un mot par un autre. Tu ratureras ton texte, prendras du recul, souriras et continueras à lire. Les gens de l'assistance, malgré leur étonnement, comprendront, tu en es certaine.

De toute manière, s'ils ne saisissent pas, tu t'en moques. Il ne faut pas écœurer longtemps les Anne qui écrivent.

femme-mère  
quelqu'un a coupé le cordon  
le sang jailli me débaptise  
ne plus croire en ma force  
          indestructible

hors de la fatigue effondrée  
du hachis à évacuer  
des tensions des cernes jetés à l'amertume  
    peut-être  
hors des chairs à vif épluchées  
des cahiers d'obus à ma mémoire  
un jardin de rires s'arrache



je suis fille sans bouée de secours  
c'est laid à voir  
à chaque vie prise j'hallucine un peu plus la mienne  
il pleut la déconstruction de mes matins  
je me connais moins vivante qu'avant

ensemble  
le tapage de nos talons n'existe plus

j'ai des pertes d'instants dans les soubassements  
de mon enfance  
j'en appelle à la mère  
alors que la dureté reprend ses droits  
petite toute petite  
mes lieux d'origine dans la fosse des oublié-e-s  
mon nom mon sexe mon rire  
*qui me dira qui je suis ?*  
je tâte mon crâne vide

ton absence comme un spasme où les doigts s'étalent

ma terre maternelle  
nécropole sauvage

L'ocre étendu sur les murs n'est pas parfait, il ne couvre pas totalement la surface, il n'a pas la densité attendue. L'ocre se pose en dentelle, en crépis, en frémissements. Il rappelle le baiser échangé d'une fille à sa mère.

L'ocre des murs vire à l'orange, prend le goût de l'Orangina dans un bistro de Provence. Là, des voix se lient au vermouth et au Ricard sirupeux. Au pastis. On baisse à la manivelle les auvents de toile ou l'on ouvre les volets sur différents vibratos. Même si on ignore comment déchiffrer la poésie des accents, on trouve ça beau ces inconnu-e-s qui se parlent et dont les masques tombent. Les gens partagent leur route.

Que tiennent-elles les quelques pierres posées sur les tuiles d'ardoise des toits ? Que retiennent-elles vraiment ?

Sous la mousse jaune des toits, d'un ocre plus épais que celui des murs intérieurs, des femmes dorment la tête posée sur les traversins. Elles sientent les mollets enflés et les chevilles épaisses. Certaines

attendent la naissance ; d'autres rêvent de cimetières, d'étoiles et d'ombres. Plusieurs ont mis la main à la pâte pour quérir leur liberté. Quelques-unes y sont allées avec des remarques acerbes, des refus mordants, des pleurs échoués sous leur robe. Trop tiennent leur ventre éclaté et vomissent les instants de fond de gorge où l'autre a imposé son sexe. Malgré elles, tant d'abus, et les « je t'aime » s'effondrent.

La plupart ne croient plus à la douceur de l'ocre et à la dentelle. Ont le visage blessé. Et l'âme sclérosée. Moi, j'ai peur pour mes filles de l'autre côté de l'océan. On a peur pour nos filles. Connaître ce qu'elles ont subi. Imaginer le reste. Comment ventiler ?

Si j'avais su  
la souffrance d'une fenêtre, ce vide qui se fracasse  
comme un caillou en pleine face. Si j'avais su qu'une  
porte pouvait se fermer avec autant de drame et que  
plus rien ne se déroulerait de la même façon d'un  
jardin à l'autre ou d'une galerie à l'autre. Si j'avais  
su que je perdrais ma mère dans ce corps étalé sans  
au revoir ni adieu ni baiser ni main tenue ni appel,  
j'aurais aimé me perdre dans ses bras de fin d'exis-  
tence. J'aurais voulu tenir ses mains sentir ses doigts  
masser ses phalanges laver son corps froid inerte  
lui offrir un dernier éloge. Je me suis dit qu'Anne  
avait ce sourire comme le sien ce visage de côté  
cette douceur de peau ce regard de soutien ; une  
présence physique qui me réconforte.

J'ai cru aux liens éternels. Anne et Nicole. Moi,  
leur fille. Alors que je cherche encore les clefs de la  
porte d'appartement de maman.

Sont-elles tombées dans l'ambulance ? Ont-  
elles disparu à l'hôpital ? La COVID m'a empê-  
chée de la suivre, d'entrer dans sa chambre, de voir



le respirateur s'arrêter. Les derniers mots entendus au téléphone ont été « cerveau immergé dans le sang ». Pas sa voix, celle d'un médecin sans visage à qui je devais abandonner ma mère et ma totale confiance.

Où sont ses clefs ? Mon esprit s'ancre dans ce détail. Qui me perturbe.

C'était un non-retour. Une destruction de tout ce qui avait été, qui est et sera. Elle est morte, alors que je me souviens des *Enfants du sabbat* du pays de Catherine de *Kamouraska* du *Torrent* du *Premier jardin* et des *Songes en équilibre* du *Tombeau des rois* des *Poèmes pour la main gauche* du 2500, boulevard de l'Université, Sherbrooke. Le motel dans lequel je dors est miteux. Un couple baise au-dessus de ma chambre alors que l'endroit semble autrement désert, pourquoi les avoir mis juste au-dessus de moi, le proprio a-t-il eu pitié de celle qui passait ses journées à feuilleter les archives d'une morte ? Voulait-il mettre un peu d'ambiance dans ma solitude ? Ou attiser mes désirs par un autre couple qui ne soit pas Nicole et Hébert ? Il a réussi. Le couple sportif me dérange avec ses cris et son lit qui cogne. Un fauteuil semble avoir chuté, ça a l'air cool, ça pourrait même être excitant, je préfère l'amour à la guerre, il va sans dire, mais j'ai trop

mangé et j'ai envie de dégueuler. Et puis je stresse devant la météo qui se dégrade. J'ai mal au ventre. On annonce une tempête, prendre l'autoroute 55 m'angoisse. Je parle à mes intestins, on décide de partir tôt le lendemain. Je tolère une dernière séance de baise au-dessus de ma chambre.

Mes cahiers sont remplis d'écriture et je roule le nez collé au pare-brise. J'ai l'impression de devenir Georges en traîneau sur la route venteuse et enneigée de Sorel à Kamouraska, mais je n'ai assassiné personne. Les deux autos qui m'ont dépassée ont pris le clos. Même le quatre-quatre. Je suis fière de ma conduite lente. Sécuritaire. Les tortues vivent vieilles et c'est un de mes buts.

Devant moi, il y a juste une ligne sans traces de roues, j'ignore comment elle s'est formée, j'avance dans un paysage cocaïné. Mon stress devient sérénité. Je me parle, je pense : *Voilà, c'est ça la neige étale d'Hébert. C'est ça le souffle de Nico. C'est ce qu'elles me laissent. Et c'est beau.* Je mettrai cinq heures au lieu de trois pour retourner à Québec. Je vais enfin retrouver Chéri.

Je me souviens du dîner de Nicole qui avait refroidi sur la table de la cuisine et je me suis demandé — me demande encore aujourd'hui — le nombre de minutes, d'heures, de temps qu'elle avait

passé étendue de tout son long sur le sol. Était-ce le dîner du jour ou le souper de la veille ? Quand, exactement, ne s'est-elle plus rendu compte d'être tombée ? S'est-elle aperçue de sa chute ou le sang du cerveau a-t-il noyé cet instant ? Quand ? Son cœur vivant ; sa tête morte. Je ne me souviens plus vraiment à quelle heure je suis entrée dans l'appartement. Vers midi. Avec ma clef.

Où sont ses clefs ? Une personne est-elle entrée ? L'a-t-elle bousculée ? Puis, a-t-elle refermé derrière elle ? Où a disparu son trousseau ? Jeté dans le caniveau ?

Il y avait des haricots figés dans le gras du beurre. Un restant de ratatouille. Une viande rouge. Mon cri.

appuyés au petit mur du jardin  
les haricots poussent  
*ils ont été plantés pour toi*

mon chien attend son biscuit  
qui ne viendra pas

ma tête est mise à rabais  
je ne joue plus je reste insomniaque  
mes airs blessent le soleil  
son linceul  
rien  
ne me mène jusqu'à ta maison  
à deux pas de la mienne  
tu étais là dans le feutré du bleu marine  
où la Méditerranée coule

je me souviens encore  
ton corps évanoui entre deux pans de toile rouge  
les ambulancier·ière·s accrochent ta cheville

tu vaux  
ton pesant d'amour dans le cadre de la porte

*laissez-la    elle ne veut pas sortir*

pourquoi savais-je que tu ne reviendrais plus

asphyxie  
je sectionne la gloire d'une nouvelle lune  
je me désenfante je brame à travers la fenêtre  
les airmiles les desjardins les vidéotron les hydro  
tant de choses à fermer même plus le goût  
d'instagram  
j'ancre mes ongles dans la cuisse  
il y a des crans d'arrêt pour racler la déveine

je te souhaite beaucoup de joie

dans l'ailleurs

ça claque en moi

l'écriture sort mes vieux démons

des flashes qui émettent



Si j'avais su  
la marque de la maladie, celle qui s'insinue dans  
toute ma vie. Qui la traverse. Je me lève avec elle  
et je regarde mes filles. Je suis une châtelaine prête  
à s'effondrer. Pourquoi n'ai-je pas su départager  
les mondes ? Préciser les frontières et saisir les ob-  
stacles ? Pourquoi n'ai-je pas su ranger classer sépa-  
rer éviter les débordements et les empiétements ?  
Contourner les traumatismes ?

J'aurais dû mieux connaître la droite et la  
gauche ; ne pas manquer mes virages ni détruire  
des routes ou des chemins, contourner les ruelles  
que j'aime tant. Respecter les portes, alors que je les  
enlève si facilement ou que j'aime celles qui sont en  
accordéon. J'aurais dû ne pas m'hybrider comme  
mes livres. Être moulée. Devenir fixe, sans change-  
ment à la va-vite. Garder les oui ; affirmer les non ;  
choisir ; repousser non-oui-nonnon-oui. Ne pas  
froisser individus et pages, rester dans le possible,  
mais je n'y arrive pas. Ne suis pas égale. Je viraille  
dans mon être. La débâcle fait mal.

Maman, je ne t'ai jamais imaginée malade ou couchée sur un lit d'hôpital. Encore moins disparue. Évanouie dans la fulgurance.

Si j'avais su, j'aurais posé mes mains sur tes épaules. J'aurais glissé mon bras sous le tien.

Toi, Hébert, toi, Anne, tu m'entres dedans pour que je rescaye la tristesse. Tu me sauves des eaux. Je remonte à la surface et m'érige contre la mort.

Toujours ainsi : j'écris un livre pour la force de la survie.

Pour sortir la tête du tombeau — avec ou sans rois. Avec ou sans reines.

mes membres  
bouts de guirlande que je mutile  
explose  
mon âme gâchette  
j'assassine  
et je tranche  
comprends  
qu'il faudra parcourir d'autres chemins

je respire fort    j'en arrache

j'achète des livres en surcharge d'âme

de grands gestes pour disjoncter la mort  
pour toucher au fin fond de son orbite  
pour briser le canon sous ma mâchoire  
j'ai appris le chant des désespéré·e·s

les contractions  
des mots minuscules  
je ne sais comment contenir

mais j'ai des filles en ballon d'hélium pour remonter  
le jour

maman

je te construirai le plus grand des repos

mais là

*pourquoi viderais-je la dernière boîte ?*

« Neige », je t'ai acheté à Saint-Joseph-de-la-Rive, à la papeterie artisanale Saint-Gilles, un cadre vert forêt, le poème retranscrit sur un papier comme une étoffe fripée. Achat impulsif, attirance irrévocable. Sans connaître l'impact de ce poème qui s'incrusterait en mon corps.

Anne, tu l'as écrit à la main et sur mon mur, ce tableau-poème crée une fenêtre d'intimité et d'éternité.

Québec : maman ne marchera plus sur la neige. Ce n'est pas si simple que ça de ne pas poser les pieds dessus, il faut vraiment être mort-e. J'y songe puisqu'elle est décédée. Je me promène sur la neige avec Nicole, souvent, même si elle est totalement absente. Néantisée. Je pense à elle. Je ne comprends pas l'essentiel de ce retour à la flânerie sur la chaussée glissante, alors qu'elle avait si peur de tomber. Je crois que la mort lui permet de ne plus craindre la chute. Je crois que, ainsi, spectrale, elle est maintenant heureuse de marcher sur la neige. Elle se balade avec moi et aujourd'hui, c'est peut-être moi qui ai peur

de tomber. De l'échapper. De la perdre. Qu'elle se mélange au blanc et disparaisse.

Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier : Anne Hébert, je retourne à tes paysages noirs et blancs photographiés. Je saisis où tombent élégamment les branches des sapins et la rivière entre les écrins de neige. Il y a une chute, comme une cascade figée, un bloc de glace — des glaçons compacts qui retiennent et consolident les murs entre eux, ceux de pierre, et qui pointent tous vers le sol, prédisant une possible mort ou un danger. On dirait des flammes gelées ou une matière rajoutée à la nature. Les stalactites restent en équilibre accrochées à leur base.

Au 89, avenue du Parc, il y a une chevelure de stalactites sur la façade de ta maison d'enfance, certaines recouvrent même l'entièreté d'une fenêtre. Celle-ci pourrait être ouverte et à grands coups de manche à balai, plutôt de marteau, tu pourrais taper fort pour que le tout s'effondre et la lumière dans la pièce serait alors différente, trouverais-tu des mots autres que ceux derrière le mur de glace ? Tu écris sur un bureau qui est peut-être placé devant cette fenêtre.

Dans cette résidence avec tourelle surplombée d'un chapeau de sorcière, avais-tu déjà eu peur du sabbat ?



Rue Chevreuil, Québec, une énorme stalactite pend sur un fil électrique, en plein milieu de la route. Si elle tombe au même moment qu'une auto passe, elle traversera le toit, la tête, le plancher.

Anne, je voudrais saisir le vrai sens du paysage forestier et suivre les traces de tes pas découvrant la vallée de la Jacques-Cartier. J'imagine ton cœur s'ensanglanter au rythme de la marche ardue dans la neige haute — peu de gens savent à quel point il est difficile d'avancer sans raquettes.

Je marche ardemment m'enfonçant et me relevant. Mes mollets sont frigorifiés par les grands froids. Je ne veux pas m'effondrer, je remonte sans cesse le chemin, la neige. La mort de Nicole me pèse. Si fort.

Et je prononce : *Nicole Derail, Anne Hébert.*

Chaque fois que je lis le poème « Neige », le silence s'installe dans la classe. Je m'élance dans tes mots j'oublie la surface des choses je pénètre un espace-temps différent une science-fiction poétique je me feutre enfin dans la signification et l'émotion totales du sensible et du littéraire. Je suis reine de dépendance. Je te lis. On te lit. Chaque fois, la nouvelle cohorte me félicite de ma récitation. Certain·e·s sont peut-être gêné·e·s d'avoir ressenti leur prof en transe. Fragilisée.

Un jour, je fermerai les yeux et je réciterai au long  
souffle du mistral : *blancheur étale plumes gonflées*  
*où perce l'œil rouge* de ma maman. Nicole est partie  
avec un bout de mon cœur que je tente de consoler  
avec ma mère littéraire. *File le sang qui s'émerveille.*

## REMERCIEMENTS

À Nicole Derail et à Anne Hébert.

À toute ma famille. À Jackie.

À Christine Theuil et à Jacquie.

À la famille Derail.

À Christou et à sa famille.

À mes ami·e·s. À mes étudiant·e·s.

Au Conseil des arts du Canada.

Aux archives Anne-Hébert (entre autres à Suzanne Couture, Édith Chénier, et à toute l'équipe).

À Philippe Béranger et à l'association Les Avocats du Diable, ainsi qu'à Marion Mazauric et à toute l'équipe des éditions Au Diable Vauvert.

À La Maison de la Dîme à Champcevinel (à toute l'équipe de la mairie et de la bibliothèque de Champcevinel).

À l'ALCA — Agence culturelle de la Région Nouvelle-Aquitaine.







## Au catalogue

**Madeleine Allard**

*Quand le corps cède*, nouvelles, 2016

**Jean-Pierre April**

*Histoires centricois*, nouvelles, 2017

*Méchantes menteries et vérités vraies*, nouvelles, 2015

**Alain Beaulieu**

*Novembre avant la fin*, essai-fiction, 2020

**Laetitia Beaumel**

*Chambres claires*, poésie, 2021

**Victor Bégin**

*Les garçons interludes*, récit illustré, 2022

**Nicolas Bertrand**

*Déjà*, roman, 2010

**Josée Bilodeau**

*Au milieu des vivants*, roman, 2019

**Nathalie Boisvert**

*Facelift* suivi de *La fureur immobile*, théâtre, 2022

**Emmanuel Bouchard**

*On s'est promis de chercher ailleurs*, nouvelles, 2021

*Les faux mouvements*, nouvelles, 2017

*La même blessure*, roman, 2015

*Depuis les cendres*, roman, 2011

*Au passage*, nouvelles, 2008

**Françoise Bouffière**

*La Louée*, roman, 2009

**Emmanuelle Caron**

*Le chant de l'infirmière*, théâtre, 2021

**Maxime Cayer**

*En aucun lieu*, poésie, 2022

**Philippe Chagnon**

*À reculons*, roman, 2022

*Dans sa tête poussait une plante*, poésie, 2021

*L'Essoreuse à salade*, roman, 2019

**Véronique Côté et Steve Gagnon**

*Chaque automne j'ai envie de mourir*, secrets, 2012

**Pier Courville**

*Elles*, fictions, 2024

*Petits géants*, roman, 2020

**Amélie Dallaire**

*Limbo*, théâtre, 2023

**Geneviève Damas**

*Histoire d'un bonheur*, roman, 2015

*Les bonnes manières*, nouvelles, 2014

*Si tu passes la rivière*, roman, 2013

**Nicholas Dawson**

*Self-care*, nouvelles, 2021

**Fanie Demeule**

*Je suis celle qui veut sauver sa peau*, nouvelles, 2022

*Bagels*, récit illustré, 2021

*Roux clair naturel*, roman, 2019

*Déterrer les os*, roman, 2016

**Dominique de Rivaz**

*Rose Envy*, roman, 2015

**Camille Deslauriers**

*Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur*, nouvelles, 2018

**Sarah Desrosiers**

*Sa belle mort*, roman, 2023

*Bon chien*, roman, 2018

**Lynda Dion**

*Grosse*, roman, 2018

*Monstera deliciosa*, roman, 2015

*La Maîtresse*, roman, 2013

*La Dévorante*, roman, 2011

**Isabelle Dionne**

*D'autres font du vitrail*, roman, 2022

**Mélodie Drouin**

*Nos hontes vous reviendront armées*, récits, 2022

**Sinclair Dumontais**

*La Deuxième Vie de Clara Onyx*, roman, 2008

**Jean-Guy Forget**

*After*, roman, 2018

**Valérie Forgues**

*Chambres fortes*, essais, 2023

*Janvier tous les jours*, roman, 2017

**Pierre-Luc Gagné**

*Le jardin de la morte*, roman, 2023

*L'Homme est un lion que je n'ai su faire rugir*, poésie, 2021

**Nicholas Giguère**

*Petites annonces*, 2020

*Quelqu'un*, 2018

*Queues*, 2017

**Pierre Gobeil**

*Splendeurs et misères de l'homme occidental*, roman, 2015

*L'Hiver à Cape Cod*, roman, 2011

**Christine Gosselin**

*Regarder les coulisses se répandre*, roman, 2023

*Larves de vie*, roman, 2021

**Julie Gravel-Richard**

*Enthéos*, roman, 2008

**Marilyse Hamelin**

*Une détresse contrôlée*, récit, 2023

*Quelques jours avec moi*, récit illustré, 2021

**Sebastián Ibarra Gutiérrez**

*À terre ouverte*, poésie, 2023

**Francis Juteau et Alice Lacroix**

*On couche encore ensemble*, roman, 2024

*On couche ensemble*, roman, 2021

**Monique Juteau**

*Le marin qui n'arrive qu'à la fin*, roman, 2020

**Olivier Labonté**

*Et puis demain, ne pardonne plus*, poésie, 2023

**Jean-Luc Lagarce**

*Juste la fin du monde*, théâtre, 2016

**Simon Lambert**

*Les crapauds sourds de Berlin*, roman, 2020

**Sophie-Anne Landry**

*Bunkers*, poésie, 2022

**Marie-Claude Lapalme**

*Le bleu des rives*, nouvelles, 2016

**Maryse Latendresse**

*Harakiri*, roman, 2018



**Kathleen Laurin-Mc Carthy**  
*Poupée russe de brouillard*, poésie, 2021

**Bertrand Laverdure**  
*Ce livre ne s'adresse qu'à 0,00005 % de la population*,  
poésie, 2022

**Éric LeBlanc**  
*Le bleu des garçons*, fictions, 2020

**Daniel Leblanc-Poirier**  
*Nouveau système*, roman, 2017

**Claire Legendre**  
*Nullipares*, récits, 2020  
*Making-of*, roman, 2017

**Hélène Lépine**  
*Un léger désir de rouge*, roman, 2012

**Maude-Éloïse**  
*Minou*, roman, 2022

**Josée Marcotte**  
*La sœur de l'Autre*, Isabelle Rimbaud, roman, 2022

**Yannick Marcoux**  
*L'horizon des phares*, poésie, 2021

**Alexis Martin**  
*Camillien Houde*, « le p'tit gars de Sainte-Marie »,  
théâtre, 2017

**Alexis Martin et Pierre Lefebvre**  
*Extramoyen*, théâtre, 2018

**Suzanne Mercier**  
*Indémaillables*, roman, 2023  
*L'omission*, roman, 2021

**Ricardo Monti**  
*Hôtel Columbus*, théâtre, 2018

**Joanne Morency**

*Crever les eaux*, poésie, 2023

**Maxime Olivier Moutier**

*L'Inextinguible*, entretiens, 2018

**Chantal Nadeau**

*Affamé.e.s*, récit illustré, 2023

*Les trouées*, récit poétique, 2020

**Nathalie Nadeau**

*L'amour comme autant de fractures*, poésie, 2023

**Sylvie Nicolas**

*Tout chagrin est un théâtre d'ombres*, récit, 2022

**Éric Noël**

*L'Amoure looks something like you*, théâtre, 2022

**Mélanie Noël**

*Debout dans vos absences*, roman, 2023

**Anne Peyrouse**

*Ces fenêtres où s'éclatent leurs yeux*, poésie, 2021  
*encore temps de rebrousser chemin*, nouvelles, 2020

*Tu ne tueras point*, roman, 2018

*Passagers de la tourmente*, nouvelles, 2013

**Maude Poissant**

*Saccades*, nouvelles, 2014

**Sina Queyras**

*Autobiographie de l'enfance*, roman, 2016

**Karine Rosso**

*Mon ennemie Nelly*, roman, 2019

**Erin Shields**

*Beau gars*, théâtre, 2023

**Éric Simard**

*Martel en tête*, roman, 2017

*Le Mouvement naturel des choses*, journal, 2013

*Être*, nouvelles, 2009

*Cher Émile*, roman épistolaire, 2006

**Thomas C. Spear**

*Les mascarades du Wisconsin*, roman, 2023

**Olivier Sylvestre**

*Les Sentinelles*, théâtre, 2022

*Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire*, théâtre,  
2020

*La loi de la gravité*, théâtre, 2019

*le désert*, 2019

*noms fictifs*, récits, 2017

**Vincent Thibault**

*La Pureté*, nouvelles, 2010

**Maude Veilleux**

*Prague*, roman, 2016

*Le Vertige des insectes*, roman, 2014



Hamac propose des textes  
profondément humains qui brillent  
par leur qualité littéraire.



Si vous avez aimé celui-ci,  
nous vous invitons à découvrir  
les autres titres de notre catalogue.  
Ils vous plairont sûrement.



Pour soumettre un manuscrit  
ou obtenir plus d'informations,  
visitez le site [www.hamac.qc.ca](http://www.hamac.qc.ca).



Pour obtenir de l'information  
sur la vente et l'achat de droits,  
écrivez-nous à [info@hamac.qc.ca](mailto:info@hamac.qc.ca).

